



HAL
open science

Vivre les paysages après la catastrophe industrielle : temporalités vécues de la post-catastrophe et mémoire de l'événement : étude sur le cas AZF, Toulouse

Alex Massot

► To cite this version:

Alex Massot. Vivre les paysages après la catastrophe industrielle: temporalités vécues de la post-catastrophe et mémoire de l'événement : étude sur le cas AZF, Toulouse. Sciences de l'Homme et Société. 2021. dumas-03246677

HAL Id: dumas-03246677

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03246677>

Submitted on 2 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VIVRE LES PAYSAGES APRÈS LA CATASTROPHE INDUSTRIELLE

TEMPORALITÉS VÉCUES DE LA POST-CATASTROPHE
ET MÉMOIRE DE L'ÉVÉNEMENT :
ÉTUDE SUR LE CAS AZF, TOULOUSE



Axel MASSOT

Travail Personnel d'Étude et de Recherche (TPER) de la formation Paysagiste DEP

École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux



Année universitaire 2020-2021

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

VIVRE LES PAYSAGES APRÈS LA CATASTROPHE INDUSTRIELLE

TEMPORALITÉS VÉCUES DE LA POST-CATASTROPHE
ET MÉMOIRE DE L'ÉVÉNEMENT :
ÉTUDE SUR LE CAS AZF, TOULOUSE

Axel MASSOT

Date de soutenance orale : 8 janvier 2021

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

AVANT PROPOS

Le choix de travailler sur la catastrophe industrielle est issu de mon expérience de terrain, dans le cadre de mon « Mémoire de cent ans de paysage » (DEP1) durant lequel j'ai exploré les îles du Ramier et leurs rives. Lors de mes déambulations, à la découverte de ces paysages au cœur de la métropole toulousaine, un espace m'a particulièrement marqué.

Au sud de Toulouse, alors que je quittais les îles, je me suis retrouvé sur la rive gauche face à un paysage immobile, silencieux, lunaire, qui dénotait complètement de ce que j'avais pu voir jusqu'à présent. Un espace ouvert, duquel émanait une certaine tension et une sensation d'oppression.

Ce territoire et son passé m'étant totalement inconnue, ce n'est que quelques jours après, suite à des recherches, que je compris que ce paysage si particulier, n'était autre que l'espace anciennement occupé par l'usine AZF. C'est un paysage que j'ai exploré sans même connaître son histoire, sa catastrophe et qui aujourd'hui me questionne sur la place qu'il occupe dans les perceptions, les mentalités et sur les enjeux qu'il représente. Je souhaite comprendre comment ce paysage est perçu par différents acteurs, selon différentes échelles. Plus spécifiquement, comment cet espace sous tension agit sur le quotidien de ses habitants. Les sensations occasionnées par cette expérience précise et subjective, me poussent à vouloir explorer le cas des paysages marqués par la catastrophe industrielle. Emprunt d'un vécu vis à vis de ce paysage, je souhaite rattacher mes recherches à cette notion de ressenti et de vécu.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	8
I) Vivre les paysages de la catastrophe.....	13
A- De l'espace vécu au vécu paysager.....	13
a. Différencier la catastrophe du risque.....	13
b. De l'espace vécu au vécu paysager... ..	14
c. ...au malaise paysager.....	15
B- Mémoire de l'évènement catastrophique.....	16
a. La notion de risque qui persiste.....	17
b. Relation(s) entre l'individu et son paysage bouleversé.....	17
C- Saisir le vécu paysager.....	20
II) Après l'explosion de l'usine AZF, quel vécu paysager ?.....	25
A- La distanciation entre le paysage de la catastrophe et l'individu.....	25
a. Les associations, d'un silence qui en dit long à la dénonciation.....	25
b. Les toulousains qui fuient ce paysage.....	28
B- La proximité entre le paysage de la catastrophe et ses habitants.....	31
a. Un nouveau paysage pour les toulousains.....	31
b. Un paysage qui ouvre sur de nouveaux usages.....	32
C- Les temporalités de la post-catastrophe, l'évolution du vécu dans un paysage en mutation.....	34
a. Les vidéos de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) qui marquent les temporalités de la catastrophe.....	34
b. M Toulouse, la radio pour les sinistrés de la catastrophe AZF.....	39
c. Commémorations et procès au fil des années, traduction de tensions au sein d'un paysage.....	40
D- Le paysage comme support de la mémoire de la catastrophe.....	42
a. Des traces qui font mémoire.....	42
b. Une menace toujours présente.....	45
c. Une mémoire qui divise.....	46
CONCLUSION.....	50
REMERCIEMENTS.....	52
BIBLIOGRAPHIE.....	53
ANNEXES.....	56

INTRODUCTION

La post-catastrophe

Pour débiter la démarche de recherche, il convient tout d'abord de se pencher sur la notion de « post-catastrophe » permettant de récolter des premières informations et connaissances sur cette notion. La post-catastrophe est une thématique dense, si l'on s'intéresse à l'État de l'art en France, on remarque très vite que c'est un sujet extrêmement vaste et hétéroclite. D'un point de vue général, la « post-catastrophe » se définit comme la période qui démarre lorsque les services de secours se retirent et se termine lorsque la vie de la population touchée et la vie économique ont repris un cours considéré comme normal. Cette notion fait avant tout appel à des aspects réglementaires matérialisés par des dispositifs autour de la gestion des risques majeurs, où le paysage et le vécu trouvent difficilement une place. Ces recherches se présentent comme un premier pas dans le sujet où l'objectif sera de se détacher de la vision réglementaire et gestionnaire de l'après catastrophe pour se pencher sur le vécu, la psychologie et la perception d'un paysage bouleversé. Face à ces notions à explorer, de nombreux auteurs se distinguent, comme Armand Frémont, Guy Di Méo ou encore Eva Bigando. Ces derniers vont permettre d'entrer dans la dimension vécue dans le paysage, dans les perceptions et les manières d'habiter des lieux. L'objectif est alors d'explorer deux notions que l'on rassemble peu, la catastrophe et le vécu, pour comprendre comment l'individu vit dans ces paysages si particuliers, marqués par la catastrophe industrielle.

La catastrophe industrielle, définition

Dans cette recherche, nous travaillons uniquement sur la catastrophe, comme une notion indépendante du risque (propos justifié par la suite). La catastrophe est avant tout ce que l'on appelle un événement. Le Petit Robert définit l'événement comme « ce qui arrive et qui a quelque importance pour l'homme ». D'après Eva Bigando, un simple fait devient événement dès lors qu'il apparaît extraordinaire à l'individu par rapport à l'expérience et à l'horizon de son quotidien. La dimension subjective de l'événement s'avère donc ici incontournable. Ainsi, quelle que soit son ampleur, sa nature ou sa durée; un fait est qualifié d'événement si les habitants le perçoivent en tant que tel. On parle dans ce cas d'événement paysager, car il va perturber et modifier l'aspect d'un lieu de façon plus ou moins brutale, engendrant une réaction sensible auprès de l'habitant qui va être spectateur, impuissant face à la mutation de son lieu de vie. Une rupture va alors être marquée générant des incertitudes et des interrogations à propos d'un avenir qui va l'inquiéter. Eva Bigando parle dans ce cas de changement de « cap paysager ». D'après René Thom, l'événement apporte « l'idée de rupture dans un continuum linéaire ». Le continuum renvoyant à une notion régulière et homogène, l'évènement est celui qui va bousculer cette linéarité. Ainsi l'évènement doit s'inscrire dans un « avant » et un « après » puisqu'il va interrompre l'ordre paysager et traumatiser, de manières variables, les habitants de ce paysage. D'un point de vue général, il est possible de rencontrer trois types d'évènements: « l'évènement crise » (social, politique...), « l'évènement normalisé » (urbanisation accélérée par exemple) et enfin celui qui nous intéresse, l'« événement catastrophe ».

Dans l'idée de catastrophe, nous allons aborder une notion précise; la catastrophe industrielle, dont la définition varie selon les sources. Elle se rapproche de la définition de catastrophe technologique,

mais avec un degré de précision supplémentaire. En croisant les différentes sources nous pouvons établir que la catastrophe industrielle est une catégorie de catastrophes technologiques, catastrophes qui sont toujours d'origine humaine. On en distingue des catégories types, à savoir la catastrophe industrielle, la catastrophe nucléaire, la catastrophe écologique, la catastrophe militaire, ou la catastrophe de transport de personnes. Une catastrophe technologique de type industrielle est liée à un accident dans une des phases de la production industrielle. Cependant ici, le sujet de cette recherche n'est pas de préciser exactement ce qu'est la catastrophe industrielle, mais d'en parler. C'est un type de catastrophe précis, avec cette échelle de temps où quelques minutes voire quelques secondes suffisent pour complètement chambouler un environnement, un paysage. La catastrophe dite industrielle est également une catastrophe humaine dans sa dimension traumatique et bouleversante.

La catastrophe industrielle, différentes temporalités

En consultant les dossiers de l'Institut des Risques Majeurs on relève six composantes distinctes de la phase post-catastrophe ; le soutien des populations, l'évaluation et la déclaration des dommages, l'administration de la reconstruction, la reconstruction physique, le retour d'expérience et la gestion financière. Ces différentes composantes sont toutes liées les unes aux autres et s'étalent sur des temporalités variables. Ce sont des gestions complexes et normées dont la distribution s'illustre sur le chronogramme des périodes en ANNEXE 1. Dans le cas d'une recherche sur la catastrophe industrielle nous allons synthétiser afin de relever trois temporalités marquantes. Premièrement, l'évènement, définit plus haut, se caractérise par son instantanéité, sa brutalité souvent relative à une explosion. Deuxièmement, la phase de rétablissement correspond au retour à un niveau de vie minimal pour les habitants des lieux. Troisièmement, la phase de reconstruction, si elle existe, qui relève des aspects physiques et psychologiques. Dans chacune de ces phases, le type d'actions possibles, la relation aux habitants et la place du vécu, peuvent différer. On comprend que les scénarios de catastrophes peuvent se vivre différemment selon les phases présentées. La différenciation des temporalités autour de la catastrophe industrielle induisent des sens d'action où le paysage/paysagiste peut intervenir, mais cela n'est pas le but de cette recherche qui vise à saisir le vécu durant au cours des temporalités, plutôt que de présenter des modes d'action.

Actualité, pertinence de la question

La catastrophe industrielle n'est pas une notion récente, elle touche nos sociétés depuis plusieurs siècles. En effet la première catastrophe de ce type, à ce jour répertoriée, date du XVII^e siècle. C'est à Delft dans les Provinces-Unies (aujourd'hui les Pays-Bas), quand l'explosion de la poudrière causa la mort d'une centaine d'habitants et détruit une grande partie de la ville, le 12 octobre 1654. Depuis, plusieurs événements catastrophiques ont marqué le monde. En France, ces cent dernières années ont été marquées par de nombreuses catastrophes industrielles, parmi lesquelles durant le XX^e siècle l'explosion de la poudrière de Saint Chamas le 16 avril 1936 provoqua cinquante-trois morts. Trente ans plus tard, le 4 janvier 1966 l'explosion de la raffinerie de Feyzin entraîna la mort de dix-huit personnes et une centaine de blessés. A l'échelle internationale, la catastrophe de Bhopal, en Inde, fut l'une des pires catastrophes industrielles de l'histoire. Survenue le 3 décembre

1984, la fuite de quarante tonnes de gaz toxiques d'une usine de pesticide causa la mort de plus de vingt mille personnes en près de vingt ans.

Les événements dramatiques du XXI^e siècle, tels que l'explosion de l'usine AZF à Toulouse le 21 septembre 2001, l'incendie de l'usine Lubrizol à Rouen, le 26 septembre 2019 et enfin dernièrement, les explosions au port de Beyrouth, le 4 août 2020, montrent que ce sujet est plus que jamais d'actualité.

A travers les générations la catastrophe industrielle tourmente, inquiète, bouleverse et parfois fascine les sociétés. Ces dernières vont faire de ce sujet dramatique, une thématique récurrente, donnant lieu à des tensions et des questionnements sans fin, agissant directement sur la perception d'un paysage et de ses enjeux.

L'explosion de l'usine AZF, Toulouse

La concurrence est rude sur le marché de l'ammoniac, pour répondre à cette concurrence, l'ONIA (Office National Industriel de l'Azote) à Toulouse devient APC (Azote et Produit Chimique) en 1967. AZF (pour Azotes Fertilisants) va émerger d'une fusion entre l'APC et la société Grande Paroisse en 1987, ceci permettant d'ajuster les structures de production et se rendre plus compétitif sur le marché international. En 1990, Grande-Paroisse devient une filiale du groupe pétrolier ElfAquitaine et fusionnera en 2000 avec Total Elf Fina faisant de Total le nouveau propriétaire de l'usine AZF. Malgré des plans sociaux engendrant des effectifs revus à la baisse, AZF va s'affirmer comme faisant partie des premiers groupes mondiaux de production d'Azote. Quelques jours avant l'explosion, en 2001 on comptait 475 salariés et une centaine de personnes sous traitantes dans les imposantes structures de cette usine.

Le 21 septembre 2001 va marquer l'arrêt définitif de l'activité de cette usine. A seulement cinq kilomètres du centre de Toulouse l'usine AZF est détruite suite à l'explosion d'un stock de nitrate d'ammonium, entraînant la mort de 31 personnes et faisant 2500 blessés.

Cette explosion souffle tout le site AZF et engendre des destructions importantes dans la partie sud-ouest de la ville. De nombreux secteurs d'activités, voisins de l'entreprise, se voient détruits. C'est notamment le cas des zones commerciales de Darty, Brossette et de la société de transport public toulousain de l'époque qui voit plus de ses 150 bus ravagés, dans un entrepôt situé en face de l'usine. Seul le poste de garde est encore debout mais il sera détruit le lendemain pour raison de sécurité. Aussi, la tour la plus haute de l'usine, qui avait survécu à l'explosion, a finalement été mise à terre en 2004. Cette tour était un point de repère pour les pilotes d'avions qui avaient l'habitude de se fier à elle lorsqu'ils approchaient l'aéroport de Blagnac, situé à une dizaine de kilomètres au Nord de l'ancienne usine.

D'autres équipements publics comme des piscines, gymnases, salle de concert ou encore le lycée ont été touchés par cette explosion. A la suite de ces dommages, l'exemple du grand palais des sports illustre la pratique contemporaine de démolition et reconstruction. Du côté des habitations, on compte également de nombreux logements touchés, dont les dégâts se matérialisent par des murs lézardés, des portes et fenêtres enfoncées, des toitures et panneaux soufflés ou envolés, des vitres brisées, etc.

Suite à l'explosion, les toulousains et la France vont s'interroger sur les raisons d'un tel accident. Seulement dix jours après les attentats du 11 septembre à New-York, le climat anxigène va faire émerger dans les esprits la théorie d'un possible attentat. De nombreuses thèses et arguments se rencontrent et embrouillent l'opinion publique qui va diviser les différents groupes à maintes reprises et engendrer une certaine tension. Entre attentat et incident technique, les doutes persistent. Peu après, par manque de preuves sérieuses, les autorités judiciaires vont définitivement écarter la piste de l'attentat et mettre fin, du moins officiellement, au débat.

Ainsi, l'usine AZF faisait partie intégrante du paysage toulousain, sa structure, ses couleurs et ses odeurs caractéristiques témoignaient de sa présence au quotidien. L'événement catastrophique va bien au-delà des conséquences matérielles, politiques et judiciaires évoquées précédemment. Ce dernier a choqué, bouleversé des individus dont les traumatismes, parfois irréversibles, impactent directement sur leur rapport avec ce « nouveau » paysage engendré par l'explosion. En effet, selon l'Institut de veille sanitaire, de nombreuses personnes souffrent de désordres psychiques (dépressions, angoisses, insomnies). L'institut indique que encore dix-huit mois après l'explosion, quelque quatorze mille personnes étaient toujours sous traitement pour pouvoir dormir, calmer leurs angoisses ou soigner une dépression.

Cette dimension psychologique est abordée plus en détails dans la thèse d'Amélie Demoures ; « Lieux de rumeurs, lieux de co-mémorations VERS LA RECONSTRUCTION D'UN PASSÉ. LE CAS D'AZF », 2015, où cette dernière mentionne l'étude qu'a menée une psychologue clinicienne sur les conséquences psychotraumatiques de la catastrophe sur les salariés d'AZF (Lauga, 2008).

« Dès le lendemain de l'explosion et durant plusieurs mois, cette psychologue et son équipe ont aménagé un bureau sur le site dévasté pour accompagner les salariés victimes de la catastrophe, dans un état de sidération. En plus des entretiens thérapeutiques, cette équipe a proposé une batterie de questionnaires afin de mesurer le niveau de SSPT (syndrome de stress post-traumatique) et les conséquences sur la vie quotidienne. »

Cette enquête a tout d'abord permis de mener à certains résultats qui donnent une idée de comment les salariés ont vécu la catastrophe directement après l'explosion.

« Sur 190 répondants (soit 40% de l'ensemble du personnel) dont 62% étaient présents sur le site le jour de l'explosion, 50% ont été blessés, 75% déclarent avoir eu un collègue qu'ils connaissaient blessé et 63% un collègue tué. De plus, 68% d'entre eux ont été confrontés à des blessés et des personnes décédées. Ce dernier chiffre s'explique par le fait que beaucoup de salariés ont participé aux opérations de secours. »

Par la suite l'enquête dresse les chiffres en se penchant sur des populations plus ou moins proches de l'usine et des impacts psychologiques générés. « 54% des résidents en zone proche ont déclaré avoir ressenti lors de l'explosion « de la panique, horreur et peur de mourir ». Près de 40% de cette même population a souffert de troubles du sommeil et de souvenirs répétitifs de l'explosion. Les résultats sont moins importants concernant les habitants en zone éloignée (34% et 21%). En 2004, l'institut de veille sanitaire comptabilise alors 5 600 consultations relatives à des symptômes liés à un stress aigu ou stress post-traumatique. »

Cette enquête n'est pas singulière dans les scénarios post-catastrophe, en effet de nombreuses études ont travaillé sur ce type d'évènement et les impacts psychologiques qui en découlent, parmi lesquels David, 2004 ; Doray, 2008 ; Gaspard & Sauret, 2008 ; Pechikoff, Doray, Douville et Gutton, 2003. Toutes ces enquêtes permettent de mettre en évidence l'existence d'un syndrome stress-post-traumatique (SSPT) relatif au vécu d'un épisode catastrophique.

Après avoir cadré le sujet, réfléchi autour de questionnements divers, récolté différentes informations nous pouvons y voir plus clair sur ce qui nous intéresse, ce que nous allons approfondir et expérimenter. Tout cela permettant de formuler une problématique de la manière suivante : Comment vit-on dans les paysages marqués par la catastrophe industrielle ? Par quelle(s) méthode(s) peut-on saisir le vécu paysager ?

Pour tenter de répondre à cette problématique, trois hypothèses seront tout d'abord mises en avant. Ces dernières sont issues d'intuitions personnelles et influencées par différentes recherches sur la thématique. L'idée n'est pas d'en faire des vérités absolues mais plutôt de tester ces hypothèses, qui posent un certain cadre dans la démarche de recherche. Certaines pourront s'avérer totalement fondées alors que d'autres pas du tout, aussi, de nouvelles hypothèses pourront émerger au fil des recherches et de l'investigation. Dans ce cas, les hypothèses sont des outils flexibles, guidant une recherche en vue d'alimenter de la façon la plus riche possible une réponse à la problématique.

Hypothèse 1 : L'évènement catastrophique a créé une forme de distanciation ou de proximité entre l'individu et son paysage.

Hypothèse 2 : Une relation individu/paysage qui n'est pas fixe et qui change/évolue selon les temporalités de la catastrophe.

Hypothèse 3 : On retrouve des traces dans le paysage qui participent à la mémoire de l'évènement catastrophique.

Dans cette démarche, nous allons aborder dans une première partie, le vécu dans les paysages de la catastrophe. De l'espace vécu au vécu paysager en passant par la mémoire de l'évènement catastrophique, afin de déboucher sur les différentes méthodes visant à saisir le vécu paysager. Pour cela, nous baserons sur des auteurs ayant mené des réflexions et des recherches sur la catastrophe, son impact psychologique sur les populations, ainsi que sur la notion de paysage vécu et de mémoire.

Cette exploration des différentes théories ainsi que les méthodes d'investigation nous permettent, dans une seconde partie, d'effectuer notre propre investigation sur le cas AZF afin de « saisir » le vécu paysager. Une deuxième partie support d'expérimentation aux divers outils d'investigation, entretien semi-directif, photo-élicitation, analyse de vidéos, d'images, de déplacements etc. Des outils sollicitant les témoignages, les médias et les sorties terrain permettant une immersion dans ce vécu paysager à travers les différents points de vue, les différentes temporalités, les différentes échelles.

I) Vivre les paysages de la catastrophe

A- De l'espace vécu au vécu paysager

a. Différencier la catastrophe du risque

Premièrement, pour bien différencier la catastrophe du risque nous nous appuyons sur les recherches de Gaëlle Clavandier qui écrit que la catastrophe a tendance à se définir comme la réalisation des risques, mais que la catastrophe est loin d'en être la suite logique. Le fait de réduire la catastrophe à un risque qui s'est réalisé c'est minimiser l'ampleur de l'évènement catastrophique. Dans le domaine des sciences, le risque comme sujet d'étude a longtemps été préféré à la catastrophe car il se montre comme alternative pour sortir d'une vision dite fataliste que l'on ne peut maîtriser. Le risque englobe ainsi la catastrophe, qui a pour particularité d'associer des réalités aux origines diverses, aux conséquences et aux échelles variables. Alors la catastrophe, floue à définir, dépasse le champ scientifique par son côté immédiat et toute la réalité sensible à laquelle elle renvoie. Au-delà du risque, et son champ lexical qui se rapporte à la prévention, la gestion, la vigilance, la catastrophe, elle appelle directement à notre émotion, notre vécu. Comme l'indique Gaëlle Clavandier « La catastrophe fait le pont entre le *percept* (le vécu, l'émotion, le factuel) et le *concept* (le pensé, l'idée, le potentiel) ». Cela montre que la catastrophe va au-delà d'une pensée scientifique qui se veut rationnelle. La catastrophe est alors ce qui va bouleverser, retourner et qui va induire un désordre, le trouble et parfois le chaos. C'est un événement où quelques heures voire quelques minutes suffisent pour chambouler complètement un environnement, un quotidien, un univers, un paysage. Ce chamboulement fait ainsi directement appel au régime de l'émotion et au vécu.

Ce qui est mis en avant ici est que l'on ne peut penser la catastrophe comme quelque chose de prévisible mais plutôt comme une rupture, un bouleversement qui implique directement le vécu et l'expérience. Le fait de diminuer la catastrophe à « un risque qui s'est produit » présente cette catastrophe comme un échec. Cela empêche toutes les remises en questions et ne permet pas d'apporter un autre regard. En effet la catastrophe doit être la source de remise en cause de tout un système, ici le système industriel.

Ainsi il ne faut pas amalgamer risque et catastrophe, le risque étant une notion rationnelle de prévention, de calculs, de gestion sur une idée abstraite alors que la catastrophe est une notion vécue, qui traite de l'expérience d'un événement bouleversant, concret et constitutif d'une mémoire.

En effet, l'évènement dans sa brutalité et sa radicalité, engendre des émotions, parfois sans précédent, chez certains individus qui vont être profondément traumatisés. Accéder, quantifier ces traumatismes est difficile à recueillir et à analyser. Cependant une « grammaire des émotions » (Clavandier, 2011) se met en place permettant de recueillir à la fois des émotions brutes, des premières heures, et d'autres plus tardives qui résultent de mobilisations collectives, de gestes de solidarité sur l'espace de la catastrophe. Le paysage de la catastrophe se nourrit ainsi d'une pluralité de récits venant « traduire les maux en mots » (Clavandier, 2011). Etudier le paysage de la catastrophe implique inévitablement cette expérience de terrain qui va inviter à écouter afin de comprendre et agir avec justesse.

L'événement catastrophique permet à chacun de prendre position, de s'exprimer. La recherche sur le paysage vécu de la catastrophe va tout d'abord passer par l'observation mettant au centre les individus et leurs émotions. A l'inverse d'une réflexion objective ou conceptuelle il s'agira d'élaborer une approche collective qui va se tourner vers les individus affectés. Dans cette situation, les médias, les familles des victimes, les habitants des plus proches aux plus éloignés de l'incident vont participer à la définition et à l'écriture de ce paysage dévasté.

Pour synthétiser, Gaëlle Clavandier montre que la réflexion sur la catastrophe et son paysage se fait selon trois étapes interconnectées, l'espace, le temps, le récit. Premièrement, l'espace, car pour donner un sens à une catastrophe, il faut que celle-ci se réfère à un territoire même si ses conséquences sont bien au-delà. C'est ce jeu, entre l'événement local et l'impact à différentes échelles, qui sera intéressant d'étudier. Deuxièmement, le temps, comme vu précédemment, la catastrophe est un événement ponctuel, instantané, mais qui fait appel à d'autres temporalités. La construction d'une mémoire et les commémorations notamment montrent cette diversité de temporalité, dimension que nous aborderons plus tard. Troisièmement, le récit, en effet perçu comme facteur de traumatisme, la catastrophe fait appel à une dimension sensible et vécue de l'individu. L'émotion traduite à travers des mots, des photos, des dessins ou encore des silences aide à construire un récit qui permet d'une certaine façon d'évaluer le phénomène et saisir le vécu d'une catastrophe.

b. De l'espace vécu au vécu paysager...

Pour saisir le vécu et percevoir ses enjeux, il faut tout d'abord se pencher sur les réflexions de différents auteurs, ayant étudié cette question du vécu avec comme cadre, l'espace, le paysage.

Si l'on s'intéresse au concept d'espace vécu, Armand Frémont se présente comme l'un des pionniers. Selon lui, pour parler d'espace vécu il convient de définir les concepts d'espace de vie et espace social. L'espace de vie est l'ensemble des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe social. L'espace social est l'ensemble des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe auquel il convient d'ajouter l'ensemble des interrelations sociales qui sous-tendent ce réseau. L'espace vécu englobe ces deux concepts en y ajoutant des valeurs psychologiques et en étudiant les rapports immatériels entre les lieux et les individus.

Dans sa définition de l'espace vécu Armand Frémont évoque l'idée que l'espace, la région, les lieux, les territoires ne sont plus des réalités objectives mais au contraire des réalités vécues c'est-à-dire perçues et ressenties par un individu. Elle consiste à étudier les rapports psychologiques entre les hommes et les paysages qui sont les traducteurs d'une réalité plus globale. En 1973, Gallais parle de « liens spécifiques qui unissent une ethnie à des éléments du milieu »; dans un espace étudié donné, chaque ethnie a ses propres perceptions. D'après Jacques Chevalier « l'étude de l'espace vécu ne saurait être limitée à l'analyse des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe, au territoire, à l'espace de vie. Elle doit aussi intégrer toute la charge de valeurs qui se projettent des hommes aux lieux et des lieux aux hommes. L'espace vécu est un réfléchi. ». Alors, on comprend qu'ici, étudier le paysage vécu ne se limite pas à enquêter auprès des habitants, des groupes sociaux sur un espace donné. Il faut associer ces enquêtes à des recherches sur la littérature,

la publicité, la presse pour saisir une perception à différentes échelles. Armand Frémont prend l'exemple de la littérature, où un roman se sert de ses protagonistes, de leurs émotions, leurs sensations, leurs perceptions afin de décrire le paysage. Le paysage va alors nous apparaître par le biais du vécu de ces derniers et de la représentation qu'ils en ont. C'est la raison pour laquelle, dit-il, que J. Seebacher (1973), littéraire et textologue, n'étudie ni Rouen ni Madame Bovary, mais Rouen et Madame Bovary. Cet exemple permet de montrer que le paysage et ses représentations, paysage urbain dans ce cas, varie selon les individus.

Dans la continuité de ces recherches sur l'espace vécu, Eva Bigando, doctorante en géographie, va définir le concept du « vécu paysager ». Dans sa thèse, publiée en 2006 sur la sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise, elle évoque l'existence d'un véritable « vécu paysager » relatif à l'émotion paysagère ressentie dans des lieux. Ce vécu peut être formalisé explicitement ou non. Dans son analyse, Eva Bigando catégorise deux types de « vécu paysager », le vécu paysager individuel et le vécu paysager collectif. D'une part, le vécu paysager individuel, autrement dit le paysage intime serait composé de points singuliers, de petites localités qui seraient personnellement évocatrices. D'autre part, le vécu paysager collectif prendrait une dimension plus emblématique, en effet il serait constitué d'expériences collectives, d'identités ou encore de mémoire communes. Dans ces différents vécus la subjectivité va être présentée à des degrés différents. L'homme n'a pas toujours conscience de ce vécu paysager et Eva Bigando émet l'hypothèse que « L'existence d'un vécu paysager ordinaire et quotidien est susceptible d'émerger à la conscience de l'être-habitant à la suite de la modification plus ou moins brutale, de type événementiel, annoncée ou inattendue, de ses lieux d'ancrage banals (...) ». En d'autres termes, un événement, comme par exemple une catastrophe, serait à l'origine d'une prise de conscience entre l'habitant et les liens qu'il entretient avec son paysage. Face à ce type de scénario, l'individu va subir un traumatisme, révélant son attachement à son paysage quotidien. La mémoire des lieux, faisant le lien entre passé et présent, va jouer un rôle déterminant dans son nouveau rapport aux lieux. Dans ce basculement, l'événement catastrophique « nous ouvre sur la qualité et le sens d'un paysage que nous regardions distraitement » (Sansot P., 1983).

c. ...au malaise paysager

Suite à un événement catastrophique, l'habitant va prendre du recul vis à vis de son paysage, la catastrophe étant un événement véhiculant certains traumatismes. Dans ce cas, Eva Bigando va parler de « malaise paysager », qui s'installe « dès lors que l'expérience paysagère quotidienne qui est censée être celle de l'être-habitant éprouvant ses lieux de vie ordinaires est bouleversée par des modifications plus ou moins brutales, non désirées et/ou non attendues, des lieux en question. » Alors, ce malaise va être perçu comme un mal-être de l'habitant, synonyme d'un fort traumatisme. C'est à ce moment précis, face à cette transformation brutale des lieux, que l'individu va prendre conscience de son attachement et sa sensibilité, pour ce qui était jusqu'alors son paysage du quotidien. Au fil du temps certains ne se résignent pas à accepter l'événement et font appel à la dimension mémorielle des lieux dans une logique patrimoniale. Ces derniers vont chercher à conserver des traces, des objets, des éléments, renvoyant à une expérience paysagère antérieure à l'événement. Eva Bigando dit alors que « quand certains focalisent sur les changements, se

soumettant ainsi au malaise paysager qu'ils suscitent, d'autres cherchent à ne pas ou ne plus voir (...) ». La catastrophe va bousculer un quotidien paysager, qui va donner conscience à l'habitant que son paysage est bel et bien une réalité vécue. Au-delà d'une destruction physique et matérielle, la catastrophe est « facteur de déstructuration de la relation paysagère établie entre l'être-habitant et ses lieux d'ancrage banals » (Bigando, 2006).

B- Mémoire de l'évènement catastrophique

Nous pouvons remarquer, grâce aux différents auteurs évoqués, que la dimension mémorielle semble occuper une place importante dans les scénarios post-catastrophe. En effet, suite à un évènement catastrophique, le paysage va conserver différentes traces du passé, de natures variables que les individus vont pouvoir façonner et modifier. Les groupes d'individus vont choisir la stratégie qu'ils souhaitent mettre en place en se demandant l'image qu'ils vont renvoyer, quels souvenirs vont être privilégiés, quels récits...

Ces stratégies se matérialisent dans le paysage et participent à la « mise en mémoire » (Veschambre, 2008) du récit du groupe tel qu'il souhaite le transmettre.

Amélie Demoures, dans sa thèse sur AZF, publiée en 2015, distingue plusieurs types de stratégies cherchant à conserver ou restituer certaines images du paysage bouleversé par l'évènement. Elle se réfère à plusieurs études, Haas (2002), Huysen (2006), Veschambre (2008) et Truc (2011). Dans sa classification, quatre grands types de stratégies émergent dans un paysage, à la suite d'évènements marquants. La première est la stratégie de l'oblitération ou modèle du point zéro, elle consiste à faire disparaître toutes les traces potentielles pouvant évoquer l'évènement. Cette stratégie est utilisée lorsque il y a un fort désir d'oubli, notamment lorsque l'on souhaite cacher un passé peu glorieux, voire honteux. La deuxième traite du processus compensatoire ou rectification. La stratégie consiste à supprimer tout ce qui rappelle l'évènement sans pour autant tout effacer. Le paysage va être réfléchi différemment et des nouvelles traces vont être mises en place. Amélie Demoures parle d'une « forme de substitution d'une histoire honteuse, douloureuse ou négative par un aspect plus valorisant. ». Troisièmement, la désignation, stratégie qui rime avec transparence et qui vise à retranscrire exactement ce qui s'est passé sur ces lieux. Cette retranscription, sous forme écrite par exemple, peut se lire au travers de panneaux, de plaques disséminés sur le site de l'évènement. Quatrièmement et dernièrement, il existe la stratégie de conservation qui, comme son nom l'indique, cherche à conserver toutes les traces de l'évènement telles quelles. Cette stratégie s'oppose à celle de l'oblitération, en effet ici au lieu d'avoir honte et de cacher, l'on cherche à montrer un fait passé lorsque celui-ci représente une potentielle fierté.

Dans les scénarios post-catastrophe le thème de la mémoire est abordé de façon récurrente dans les textes scientifiques. Cependant cette mémoire de l'évènement catastrophique est traitée différemment selon les auteurs. Il s'avère alors intéressant de confronter les visions pour discerner dans quelles mesures, le vécu, la subjectivité de l'individu et les perceptions sont sollicités, pour construire un récit autour de cette mémoire de la catastrophe.

a. La notion de risque qui persiste

Dans leur texte « Mémoire des catastrophes et prévention des risques », Robert d'Ercole et Olivier Dollfus vont traiter de la mémoire comme l'instrument majeur de prévision et de prévention. Il est question de la relation qui existe entre la mémoire de la catastrophe et la prévention des risques. « Elle dépend en effet du rapport existant entre la mémoire réelle des catastrophes, autrement dit de ce qu'il s'est effectivement passé, et la mémoire utile que les hommes gardent de ces événements. Elle dépend également du rapport entre la mémoire des hommes, quelle que soit sa qualité, et ce que ces derniers en font en matière de prévention. » (d'Ercole & Dollfus, 1996). Il faut savoir comment optimiser la mémoire de façon à ce qu'elle réponde à une logique de prévention des risques. Le principal facteur limitant de cette optimisation concerne la mémoire sélective des catastrophes, une tendance fréquemment observée. Cette tendance consiste à « ne retenir des catastrophes passées qu'un certain nombre d'informations, partielles, déformées, voire caricaturales. » (d'Ercole, R. & Dollfus, O, 1996), ici il devient difficile d'obtenir une mémoire fiable et utilisable pour une prévention appropriée. Les auteurs évoquent la nécessité de mettre à profit la mémoire pour « éviter que la menace ne se transforme en catastrophe ». Dans ce texte on discerne que la mémoire est perçue comme un instrument dont les données doivent être validées, structurées et gérées. En effet selon eux « Le consensus pour la prévention est lié au consensus dans la mémoire. ».

Le choix de citer ces auteurs et leur idées nous permettent d'entrevoir un exemple concret où la notion de mémoire de la catastrophe ne parvient pas à s'émanciper de celle du risque, comme Gaëlle Clavandier nous le laisse entrevoir. Ici, la mémoire est analysée, manipulée, chiffrée, dans l'optique d'en obtenir un outil fiable et rigoureux. Loin d'être insipide, cette vision s'éloigne cependant de ce qui nous intéresse ici dans le mémoire, c'est-à-dire les dimensions émotionnelles, intimes et vécues. Ces différentes dimensions sont notamment perceptibles dans les écrits des auteurs que nous allons aborder dans la suite de cette partie.

b. Relation(s) entre l'individu et son paysage bouleversé

Après la catastrophe on peut observer, sur les lieux, des relations qui s'établissent entre l'homme et d'autres entités non vivantes. Ces échanges, appelés « interrelations socio-spatiales » ont été étudiés par des auteurs comme Bruno Latour et Michel Callon qui désignent cette relation comme un rapport « humains - non humains » ou encore « vivants - matériels ». Jean-Marc Weller dans, « L'humanité des non-humains » en 1997, parle d'un commerce entre les personnes et les choses, d'un face à face entre les hommes et les objets. Il démontre alors que les échanges vont au-delà du strict rapport humain à humain et que les objets qui peuplent un paysage, dans notre cas celui de l'après catastrophe, ont également un rôle d'interaction. Latour introduit le concept de « l'interobjectivité », selon lui « L'interaction n'a plus rien, dans ce cas, d'une relation de face-à-face, entre personnes, mais intègre des équipements, des dispositifs, des cadres matériels qui permettent aux participants de se relier à d'autres(...) ». De plus, un objet peut avoir différentes portées, selon l'utilisation qu'on lui attribue, le regard que l'on porte sur lui etc. Weller parle alors d'hybridation de l'objet pour expliquer les différentes portées que met en jeu ce dernier. On retrouve dans ses recherches en guise d'exemple, un court métrage d'Alfred Hitchcock (*Lamb To the Slaughter*, 1958)

pour expliquer ses propos; c'est l'histoire d'une femme de commissaire qui assassine son mari en fracassant contre son crâne un gigot de mouton congelé. Les collègues du commissaire chargés de l'enquête rendent visite à la veuve et opèrent un premier examen afin de recueillir des indices. Ils cherchent en priorité l'arme du crime et interrogent l'épouse du défunt. Pour arrêter tout soupçon et faire disparaître la pièce à conviction, elle convie les policiers à déguster le gigot qu'elle vient de cuisiner. De ce point de vue, ils ont de bonnes raisons pour estimer que le gigot est bien un plat qui se mange, et non une arme. A travers ce court métrage, on comprend cette pluralité de significations, parfois très éloignées, que peut avoir un objet. Ces réflexions démontrent l'importance des éléments non-vivants dans un environnement, un paysage, ces derniers représentant de forts enjeux en termes d'interactions et de relation sociale.

Ainsi, dans le cadre d'une exploration du "paysage vécu" ou "des paysages vécus" de l'après catastrophe, une observation des objets, des interactions entre vivants et non vivants, permettrait de saisir les rapports qui s'établissent au sein de ce paysage. En observant ces jeux d'interactions entre les entités, il est possible de déduire une forme de proximité ou de distanciation entre l'homme et son paysage.

Par ailleurs, d'autres auteurs présentent cette idée de lien entre l'individu et son paysage post-catastrophe. Dans, « Conserver ou démolir ? Le patrimoine bâti à l'aune de l'éthique » en 2014, Georg Germann évoque en premier lieu les désirs de conservation dans la société. « Quel est ce besoin ? Faut-il agir ? Selon une conception généralisée que je partage, la raison de cette protection est la menace de perte ou de destruction de points de repères familiers dans l'espace et le temps(...) » Il indique par la suite que les différents agissements vis à vis d'une catastrophe permet de se « détourner du malheur » ou encore « éviter que de semblables accidents se reproduisent ». Il évoque la proximité que peut avoir un individu vis à vis d'un site industriel et que, si ce site venait à disparaître de façon brutale, l'événement serait vécu comme un traumatisme. G.Germann montre dans cette idée que les sites industriels, bien qu'il n'aient pas l'esthétisme d'une architecture remarquable ou des qualités paysagères avérées, établissent des liens forts avec les usagers des lieux. En effet, ces sites font partie de leur paysage du quotidien et ils y sont attachés. C'est pourquoi il parle de « respecter les sentiments dont témoignent d'autres humains pour tout ce qui touche à leur mémoire », où l'on perçoit cette volonté de porter un regard objectif sur l'évènement, qui va se traduire à travers des ressentis collectifs.

Par la suite, l'historien allemand, Dieter Schnell, va introduire en 2014, la notion de lien affectif que les humains établissent avec des objets. « Manifestement, dans notre culture, les êtres humains établissent des relations affectives non pas seulement avec d'autres humains, mais aussi avec des objets, voire avec des constructions. » Cette idée montre que l'objet est perçu bien au-delà de sa dimension matérielle et fonctionnelle et qu'il peut être un facteur d'attachement et d'émotions, liant ainsi l'individu au paysage. Dans le cas d'une catastrophe industrielle, ces objets vont être le pont qui va être établi entre les usagers actuels du site et les victimes de l'explosion. Bien que l'utilisateur ne connaisse pas personnellement les victimes, il va ressentir une certaine proximité avec ces dernières.

Enfin, Georg Germann aborde, à nouveau, la notion du respect, qui est en lien direct avec celle de mémoire. Il définit le patrimoine comme un héritage à transmettre et que la conservation permet d'honorer les anciens. « Dans le domaine du bâti, il est particulièrement évident que la Raison ne demande pas seulement cette intervention par respect pour nos prédécesseurs et par sens des responsabilités envers nos concitoyens, mais aussi, tout comme la protection de la nature ou l'attention portée au langage, en vue des générations à venir ». On relève, à travers cette idée de respect, une volonté de reconnaître ce qui a pu être fait par le passé et de s'en servir comme exemple pour l'avenir.

Nous pouvons constater jusqu'ici le lien affectif entre l'homme, son paysage et le rôle que peuvent avoir les objets. Par ailleurs, le temps va également jouer un rôle déterminant dans la définition de la mémoire. Masahiro Ogino dans ses recherches contenues dans « Catastrophe et temps » en 2015, montre que la catastrophe, malgré son côté soudain et spontané, n'est pas passagère et produit des effets durables auprès des sociétés. Les catastrophes, dans cette dimension temporelle particulière, vont alors produire un nouvel ordre social sur les lieux concernés. Dans cet ordre social deux conceptions/idéologies, vont se dégager, la logique d'absorption du futur dans le présent et l'éphémérité. D'une part, la logique d'absorption du futur dans le présent consiste à reconstruire en créant une nouvelle organisation sociale, dans ce cas, le futur n'est pas à venir, il doit être construit. C'est alors la naissance de quelque chose et non l'absence. D'autre part, l'éphémérité, met en avant une incapacité à gérer parfaitement le risque, ici, la catastrophe montre le caractère changeant du temps, le présent est alors considéré comme un moment voué à disparaître inévitablement. Cette conception du temps ne pousse pas à la reconstruction. Ogino établit trois grandes caractéristiques propres à l'éphémérité ; la mobilité et les déplacements, l'insécurité, ainsi que le manque d'intérêt pour la propriété. Le temps est marqué par son caractère changeant, une constante instabilité où les individus ne craignent pas de « jeter les objets acquis ». Les conceptions présentées par Masahiro Ogino font écho, dans une autre mesure, aux quatre stratégies que Amélie Demoures a classifiées dans sa thèse. On perçoit alors différentes logiques de mémoire où différents facteurs vont influencer les choix d'une logique/stratégie plutôt qu'une autre.

Aussi, Masahiro Ogino va évoquer « l'ordre de la mémoire », qui définit un ordre permettant de surmonter la tristesse causée par la séparation avec les êtres intimes après une catastrophe. Il évoque à titre d'exemple, les pêcheurs de Tohoku qui après un tsunami reviennent vivre sur les lieux en développant une culture de l'oubli, permettant de surmonter les chagrins et traumatismes générés par la catastrophe. Cet ordre de la mémoire va invoquer les esprits des morts et des divinités favorisant l'atténuation du chagrin. L'auteur parle alors de « surmonter symboliquement la difficulté dans la mesure où ceux qui sont partis existent toujours dans l'au-delà. L'échange avec les morts continue et doit continuer indéfiniment. » Cependant dans les sociétés modernes l'ordre de la mémoire a tendance à disparaître car les nouveaux modes de vie engendrent un rapport à la mort très différent, les paysages de la catastrophe sont alors de plus en plus désertés par les habitants. Face à l'absence de cette mémoire, l'on va chercher à exposer des objets traducteurs de la catastrophe, la patrimonialisation ainsi que la muséification représentent le nouvel ordre de la mémoire. M.Ogino dit alors que « La catastrophe met ainsi tout à néant. L'ordre de la mémoire

constitue un dispositif pour faire face à ce néant. Tandis que la logique d'absorption du futur dans le présent, au lieu de chercher à renouer des rapports avec les disparus, donc avec le passé, oriente la vie vers le présent et vers le futur inclus dans le présent. ». Pour synthétiser, deux approches du temps d'après catastrophe émergent, l'une basée sur la volonté d'avoir et de cumuler toujours plus, et l'autre, s'opposant à cette volonté de production et de consommation.

Ainsi, à travers ces sources nous pouvons percevoir comment la mémoire prend place dans un paysage et les portées affectives que cette dernière peut engendrer. Cette réflexion sur l'espace, permet de mettre à distance la matérialité de l'objet, de l'œuvre, pour en saisir sa valeur émotionnelle, induisant un vécu particulier entre l'individu et le paysage.

Les auteurs présentent ici les différentes manières de vivre dans un paysage marqué par la catastrophe et de saisir l'importance du temps, de la mémoire de l'individu et de l'impact que cela aura sur le paysage.

« Un lieu de mémoire n'est pas une destination comme les autres. Il n'existe pas en soi, mais par un regard spécifique, le regard de celui qui se souvient et le fait devenir et demeurer le réceptacle d'un passé toujours vivant dans les mentalités et les sensibilités collectives » URBAIN Jean-Didier

C- Saisir le vécu paysager

La partie suivante développe l'ensemble des méthodes de recueil de données, sollicitées durant la recherche et qui ont permis d'initier la démarche d'investigation. Il est important de mentionner que chacun des outils présentés ne sont pas considérés comme isolés, en effet ils ont été pensés les uns avec les autres et font ainsi partie d'un « tout ». Cette cohérence entre ces derniers, toujours en relation avec la problématique du vécu post-catastrophe, nous permet d'analyser différentes dimensions, différentes échelles, différents points de vue, relatifs à la thématique étudiée. Ainsi, ces méthodes vont permettre de faire émerger un corpus venant traduire, une certaine réalité sur la question du vécu paysager suite à l'explosion de l'usine AZF.

Nous allons alors retrouver divers outils/méthodes qui permettent de saisir ce vécu paysager.

Les différentes réflexions d'auteurs abordées nous permettent d'avoir une base qui sera mobilisée dans le cadre des recherches sur le paysage vécu en lien avec la catastrophe AZF. Ainsi certaines affirmations pourront être testées et seront parfois confirmées ou remises en cause dans ce cas précis. Il s'agit alors de relever les grandes hypothèses de leur pensée, et de remettre en cause leur véracité suite à des expériences de terrain et une investigation. Pour parler du paysage vécu, il semble, comme l'indique Armand Frémont dans ses textes, que le questionnement direct entre les habitants et le chercheur soit la méthode la plus courante pour saisir des éléments. Cependant ce que relatent les habitants ne doit pas être perçu comme une vérité absolue, d'autres champs d'investigation existent pour recueillir des données sur la vie au sein d'un paysage marqué par la catastrophe. Les articles de journaux, de même que les contenus INA, radio, affiches, dessins etc.

sont des terrains d'investigation. L'analyse des médias constitue un moyen de saisir, d'une part, la construction médiatique de la catastrophe et, d'autre part, la transmission de masse et l'actualisation du souvenir. En parallèle, les données recueillies à partir des entretiens et des questionnaires relèvent d'une mémoire plus personnelle, plus privée, plus subjective. Les observations directement sur site sont également pertinentes pour relever les interrelations socio-spatiales, dont traite Callon et Latour. Ceci nous conduisant à observer les objets, leur position dans l'espace et leur lien avec les individus qui pratiquent ce paysage. La photographie est également un médium pour percevoir comment le paysage est vécu, démarche que nous allons préciser par la suite.

Ainsi, l'investigation sera une « compilation » de toutes ces réalités vécues, permettant de recueillir un ensemble de données, sans pour autant être exhaustif évitant alors de figer une notion, un état.

L'entretien semi-directif

Ce type d'entretien est idéal pour notre thématique puisqu'il a pour but de se concentrer sur une expérience précise, une étude de cas, ici le cas de l'explosion de l'usine AZF. Le semi-directif a pour but de poser des questions ouvertes sur une situation ou un événement en particulier, ces dernières doivent être courtes, directes et ciblées. L'objectif est de bien se focaliser sur la compréhension d'un phénomène précis, ici le paysage vécu, sans divaguer sur d'autres faits relatifs à ce même sujet comme, par exemple, les dégâts matériels ou les indemnités liées à la catastrophe. Le cas de l'explosion de l'usine AZF étant une thématique dense et controversée, la difficulté sera de garder ce cap, afin de ne pas dévier ou se retrouver submergé d'informations. Les questions devront, en cas de divagation, ré-orienter le sujet interrogé sur les éléments qui semblent pertinents pour cette recherche. Cependant, pour garantir le principe de la non-directivité, toutes ces questions, relances doivent permettre d'interagir de manière dynamique et fluide comme si c'était une vraie conversation. En effet, il est important que le sujet ne se sente pas comme dans un interrogatoire.

Pour réaliser cet entretien semi-directif, nous allons nous baser sur le modèle d'entretien de Eva Bigando, pour créer à notre tour, notre propre modèle. Il se matérialise par une fiche écrite découpée en quatre parties, de contenus variables, le modèle complet et rédigé peut se consulter en ANNEXE 2. Tout d'abord, dans cet entretien, on retrouve le profil de l'enquêteur, son prénom, son âge et sa formation. Après, l'objet de l'entretien doit être exposé pour donner un premier cadre. Ensuite, le lancement de l'entretien est évoqué, où celui-ci peut être démarré à partir d'interrogations sur la relation que les habitants entretiennent avec le site étudié. Enfin dernière partie, la plus conséquente, celle qui dresse la liste des différents thèmes à aborder lors de la discussion, qui se subdivise en cinq sous-catégories. La première, qui renseigne sur la relation entre individu et paysage (vécu paysager), la deuxième, qui introduit la notion de temporalité, la troisième qui aborde la dimension de mémoire, la quatrième qui invite l'interlocuteur à partager ses documents, objets, images etc. et enfin la cinquième, qui clos la discussion en recueillant les éléments biographiques de l'interlocuteur. Ainsi, le cadre de l'entretien est posé, mais n'implique pas forcément d'être suivi à la lettre car, comme évoqué précédemment, ce dernier doit s'apparenter à une conversation fluide et dynamique. Cet entretien ne cherche pas à cibler un groupe d'individus précis, à l'inverse il pourra être sollicité avec des sujets de différents « groupes » qu'ils soient,

membres d'une association, anciens ouvriers, proches de victimes ou simplement habitants de Toulouse.

Dans l'optique de faire « vivre » un peu plus cet entretien et le rendre plus intuitif nous allons également importer la méthode de la photo-élicitation. La photo-élicitation est une méthode très utilisée en sociologie visuelle et en recherche marketing. C'est une méthode d'interview qui va utiliser des images visuelles pour susciter des commentaires de la part de l'interlocuteur. La photo-élicitation a un objectif premier, celui de percevoir comment le sujet interrogé va réagir à telles ou telles images, où ce dernier va attribuer leurs significations, ce que cela lui évoque, ce qu'il voit, le tout dans une dimension très subjective et personnelle. Dans ce type d'entretien, le fournisseur d'image peut varier, en effet, l'enquêteur tout comme le sujet interrogé, peuvent présenter des images sur lesquelles la conversation peut se baser.

La photographie, traductrice d'un paysage vécu

La photographie semble être un outil incontournable dans l'optique de saisir le vécu paysager, sa pertinence est démontrée dans de nombreux textes présentant cette démarche riche de sens et d'enseignements.

Dans les disciplines de l'histoire du paysage et des relations société/environnement, l'usage de la photographie a une valeur considérable comme l'indique Rémi Bercovitz dans son texte sur la photographie comme ressource documentaire d'une histoire des paysages des savanes de la côte sous le vent de La Réunion, publié en 2020. C'est également à travers cet outil, que les sciences humaines et sociales s'appuient pour capter des réalités. Rémi Bercovitz mentionne la grande précision de cet outil tout en rappelant qu'il s'agit d'une représentation qui implique le cadre conceptuel et culturel, psychologique et sociologique de son auteur. On relève alors cette grande part de subjectivité dans la photographie, qui n'est pas à définir comme une image neutre et vraie. En effet, bien que la photographie soit d'une extrême précision, riche d'indices, de signes et d'éléments très détaillés, on va plutôt parler de trace, ou de source historique. Aussi, la photographie elle-même ne se suffit pas toujours, dans le cadre de la compréhension d'un paysage vécu, il est important que la photographie soit accompagnée d'autres sources pour faciliter sa compréhension et son interprétation.

Par ailleurs, la photographie peut être support de discussions et d'interactions et se présente comme un outil d'enquête et d'investigation. Une enquête auprès des habitants pour, dans le cas échéant, comprendre le rapport que ces derniers entretiennent, ou entretenaient, avec leur paysage. Différentes techniques d'investigations existent, parmi lesquelles, la photo-élicitation. Cette technique qui, nous l'avons évoqué, consiste à utiliser les images dans le but de susciter des commentaires. Les sujets interrogés vont réagir à ces images, en attribuant leurs portées, leurs valeurs sociales et personnelles. La démarche peut également s'effectuer dans le sens inverse, c'est-à-dire que les sujets/habitants vont eux même présenter des images qui leur sont personnelles et partager un récit sur celles-ci. Ainsi, l'enquêteur ou le sujet peut fournir les images supports de l'échange. Cette technique permet d'approfondir dans le domaine des représentations, de l'évocation et fait directement appel à la psychologie et aux ressentis du sujet. De plus, la

présentation d'images donne à choisir des sources d'époques différentes permettant d'attribuer aux différentes temporalités de la catastrophe, les enjeux qui leur sont propres.

Ainsi, cette démarche de photo-élicitation pourrait venir en complément du questionnaire, pour pousser un peu plus dans les représentations et l'évocation. Elle pourrait s'effectuer dans les deux sens, dans un premier temps, le chercheur peut sélectionner des photos du paysage de cette catastrophe, à des temporalités différentes, et demander ce que cela évoque à son interlocuteur. Dans le cas inverse, son interlocuteur peut lui-même présenter ses propres photos et faire son récit sur celles-ci. Les photographies qui seront présentées lors des entretiens sont consultables en ANNEXE 3, ce sont des images personnelles, prises en 2019/2020.

De la photographie à la vidéo

Se tourner vers une source d'investigation telle que la vidéo permet de mobiliser des contenus, dont la retranscription va ouvrir sur des nouveaux angles d'analyse. Les objectifs sont divers, vérifier une hypothèse, chercher de nouvelles idées, aborder les questions posées sous un nouvel aspect, etc.

Les contenus que présente l'Institut National de l'Audiovisuel, en lien avec la catastrophe AZF, semblent pertinents pour saisir la dimension vécue d'un paysage, que les médias vont chercher à retranscrire à travers la vidéo. Pour analyser ces sources audiovisuelles et les rendre pertinentes il convient de mettre au clair les informations que l'on veut savoir, les questions que cela pose. Il faut alors garder ces idées dans un coin de la tête durant le visionnage. L'objectif est ainsi de savoir comment l'information audiovisuelle est produite, savoir comment la traiter, l'analyser pour la mettre en relation avec la notion de vécu paysager. Ici, l'étude d'un journal télévisé nous permettra de s'approprier l'information et de la mobiliser dans la démarche de recherche. On va alors étudier les différentes composantes d'un journal télévisé et s'attarder sur certains détails qui semblent pertinents et en lien avec notre analyse.

Cette étude peut se discriminer en plusieurs étapes, tout d'abord il convient de regarder la vidéo une première fois, d'une traite, cela va permettre de recueillir des premières impressions, qu'est-ce qu'on voit, qu'est-ce qu'on ressent, qu'est-ce qui a particulièrement attiré notre attention etc. Ensuite il sera pertinent de diviser la vidéo en séquence ou en images isolées, pour se concentrer sur un seul aspect à la fois. Ces « arrêts sur image » seront choisis en fonction du lien qu'ils établissent avec la problématique de recherche, le vécu des habitants, le paysage etc. Il est important de visionner et re-visionner les séquences les unes après les autres car certaines peuvent permettre de trouver des réponses aux questions et enjeux posés dans cette recherche. Enfin, il sera nécessaire de croiser toutes les informations afin de voir si certaines font écho entre elles. Dans cette analyse, au-delà des mots et de la parole, il semble nécessaire de prêter attention au langage du corps, les gestes, les mimiques des personnes figurant sur la vidéo, pour en déceler leur émotion en lien avec leur vécu. Ceci en s'attardant sur les détails de la présentation, de la mise en scène, sur les expressions des visages, les remarques etc.

En plus, du thème centré sur l'explosion de l'usine AZF, l'analyse de ce média va s'effectuer selon une logique temporelle, de façon à hiérarchiser le vécu paysager selon les temporalités de la post-catastrophe. De quelques minutes après l'événement jusqu'à plusieurs années après, il va s'agir de repérer une évolution dans les discours, les témoignages, les choses que l'on choisit de montrer et surtout voir dans quelle dimension le paysage est donné à voir, parfois mis en scène. La vidéo va permettre de mettre en scène une multitude d'acteurs, où certains aspects seront privilégiés à d'autres selon l'échelle de temps dans laquelle ils s'installent.

Ainsi l'analyse peut se faire sous la forme d'un tableau mettant en évidence la date de la vidéo et ses différents contenus en termes d'images, de discours, de paysage. A chaque vidéo, une nouvelle analyse, de nouvelles observations, traduisant toutes ces idées. A la fin les reportages et leur contenu seront comparés à travers un tableau pour établir des idées, des questionnements et enrichir les réponses que nous apportons à la problématique en lien avec les hypothèses évoquées. Ici, la source audiovisuelle, une fois analysée, permet d'enrichir un discours et des hypothèses. Cette technique étant régulièrement utilisée dans des disciplines comme l'histoire et la géographie, il semble qu'elle pourrait se montrer efficace dans un autre domaine étroitement lié, celui du paysage.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II) Après l'explosion de l'usine AZF, quel vécu paysager ?

A- De l'espace vécu au vécu paysager

a. Les associations, d'un silence qui en dit long à la dénonciation

Suite à la catastrophe AZF, plusieurs associations ont vu le jour. L'ensemble de ces associations ont un statut commun qui est celui du sinistré, cependant leur mode d'action diverge. En effet, leur degré de mobilisation face aux différentes problématiques que la catastrophe a engendrées marquent de nombreuses dissemblances entre les groupes.

Parmi les associations qui existent, l'une des plus importantes est « L'ASSOCIATION DES SINISTRÉS DU 21 SEPTEMBRE 2001 » dont Pauline Miranda est la présidente. Cette association est née suite à l'explosion, quand deux voisins, tristes sinistrés de cette catastrophe ont décidé d'organiser une réunion publique avec les habitants. La réunion a lieu, chacun partage ses sentiments de colère, de tristesse, de désolation. C'est suite à ce rassemblement que va se créer une unité entre ces habitants, sinistrés, souhaitant tous que justice soit faite. Ainsi, deux jours seulement après la catastrophe, le 23 septembre 2001, l'association se crée. Cette dernière va alors occuper l'une des places les plus importantes dans la vie post-catastrophique de Toulouse. Commémorant, dénonçant, l'association sera également présente à l'ensemble des dates des procès concernant AZF s'étalant jusqu'au 31 octobre 2017. Sur leur site web, un onglet ouvrant sur différents témoignages révèle la souffrance engendrée par l'événement catastrophique et la dureté qu'un tel combat, même plusieurs années après, représente. Dans cet onglet « Un avant et un après AZF », on perçoit un véritable lien entre nos hypothèses de recherche et ce que nous transmettent les différents témoignages. En effet on peut lire des titres tels que « AZF, 16 ans après : la mémoire intacte », ou encore « Vivre avec : 16 années de souffrance pour certaines victimes », des mots ou groupe de mots, faisant totalement écho au vécu paysager post-catastrophe que nous étudions dans ce travail de recherche.

Exemple de témoignages issus du site web de l'association :

- Catherine, ancienne auxiliaire de vie

« Je me suis retrouvée par terre, avec du sang partout, c'était le sang de la personne à côté de moi, que je ne connaissais pas. Du sang d'une autre personne, ça reste. »

- Brigitte, intérimaire à AZF, je dois ma vie à ma collègue décédée

« Avant AZF, j'étais une personne souriante, joviale, qui aimait beaucoup rire, qui n'avait pas de problème de santé. Mais après AZF ? Vous avez tous les problèmes de santé, les maux de tête, les acouphènes, les prises de médicaments, l'isolement. »

« Nous, lorsque nous mettons, tous les matins, nos appareils dans les oreilles, tous les jours ça nous ramène à AZF. Même si on veut oublier, on ne peut pas oublier ce que l'on a subi, ce que l'on a eu, les blessures, le choc, le traumatisme. »

C'est souffrir en silence....

- Anne-Marie, ancienne auxiliaire de vie.

« Je suis devenue un bloc de souffrance et de douleur. Je ne peux plus avancer. Ce procès c'est pour qu'ils reconnaissent leurs fautes et rendre justice à la population toulousaine. »

Ces différents témoignages, sélectionnés parmi d'autres disponibles sur le site web, traduisent, par les mots, une blessure qui ne guérit pas malgré le temps qui passe. Les termes employés sont impactants ; « traumatisme », « choc », « douleur », « sang » et les verbes « rester », « (pas) oublier », « souffrir » traduisent cet état de mal être intense qui ne s'efface pas, même plusieurs années après l'explosion. L'association met également en avant le traumatisme d'une ville entière suite à cet événement qui, comme elle le rappelle, fut la pire catastrophe industrielle de l'histoire contemporaine en France.

Rencontrer les membres de cette association, discuter avec eux, les questionner, dans l'espoir d'un partage d'expérience, de ressentis, s'avère pertinent pour faire évoluer la démarche et la réflexion autour du phénomène de vécu paysager. Cependant, durant de nombreuses semaines le contact ne s'est pas établi avec les membres de cette association restés silencieux. Quel que soit le moyen de communication utilisé pour les joindre, téléphone, mail, Facebook, il n'y a pas eu l'ombre d'une réponse. Situation frustrante mais qui fait par la suite comprendre, que cette absence de retours, était en fait une véritable réponse. En effet, au travers de leur silence, les membres de cette association montrent une volonté de se détacher d'une passe de leur vie, qui leur a demandé tant d'efforts et engendré tant de souffrances. Quasiment vingt ans après, l'association semble vouloir se retirer de cette pression permanente, ne faisant que ressasser un événement qui les aura marqué à vie. Cette supposition s'est confirmée quelques jours plus tard, suite à une conversation téléphonique avec le membre d'une autre association, indiquant que aujourd'hui les membres de L'ASSOCIATION DES SINISTRES DU 21 SEPTEMBRE 2001 sont « fatigués, ils ont beaucoup donné, ils prennent du recul par rapport à tout ça ».

Malgré cette difficulté à entrer en contact avec les sinistrés, nous avons tout de même réussi, suite à de nombreuses tentatives, à approcher une association en lien avec l'explosion de l'usine AZF. Il s'agit de l'association Plus Jamais Ça Ni Ici Ni Ailleurs (PJCNIINA). Cette association existait déjà avant l'explosion de l'usine AZF et dénonçait jusqu'alors les risques liés à l'activité industrielle et les dangers que de tels sites peuvent représenter si proche des habitations et à seulement quelques kilomètres du centre-ville toulousain. J'ai pu m'entretenir, par téléphone et par mail, avec deux membres de cette association. Dans un souci de respect de l'anonymat des individus que j'ai interrogé, les prénoms seront remplacés par des noms de végétaux, ceci jusqu'à la fin de mon mémoire.

- Chamaerops, 74 ans, riverain de l'usine, son combat contre le risque industriel

Chamaerops habite à 1 km à vol d'oiseau du site de l'usine AZF, lors de l'explosion, sa maison a été en partie soufflée. Alors que AZF existait toujours, ce dernier protestait contre l'implantation de cette usine, polluant le site, le qualifiant de « poubelle ».

Au-delà de la catastrophe, Chamaerops le dit lui-même, il est « content que cette usine ait disparu du paysage », tant il s'est battu, auparavant, contre son implantation en dénonçant les risques qu'elle représentait. Il regrette néanmoins l'épisode catastrophique et que, malgré ce traumatisme, rien n'a changé concernant la réglementation des usines Seveso. Il mentionne l'incendie de l'usine Lubrizol à Rouen en guise d'exemple de cette non prise en compte des risques.

Concernant le paysage aujourd'hui, Chamaerops aborde directement le sujet du mémorial AZF, monument qui selon lui a été dénaturé par des interventions externes, comme les plantations de cyprès par la mairie, qui viennent dégrader l'œuvre originelle, qui, à son sens, était juste et cohérente. Chamaerops dénonce un manque d'explication sur les causes de cette catastrophe et un manque d'informations, de manière générale, liées aux risques industriels sur le site. Il explique qu'un parcours mémoriel expliquant ces risques, les causes de l'explosion, avait été demandé, sans aboutir vraiment. Il se désole aujourd'hui de voir le manque d'entretien du mémorial et des choix irraisonnés de la mairie le concernant. Selon lui, « le site a été oublié et les quatre cinquième des toulousains ne connaissent même pas ce mémorial ».

Chamaerops parle de ses rares passages sur le site, à vélo, où il traverse sans s'arrêter, dans un paysage dégradé. Il mentionne la menace actuelle de l'usine Herakles, usine classée seveso seuil O, qui selon lui est une usine qui peut exploser. Malgré le fait que la Garonne entoure cette dernière et qu'un périmètre de sécurité soit appliqué, son rayon d'impact en cas d'explosion, selon lui, est bien au-delà de ces limites.

Concernant l'oncopole, Chamaerops montre un certain engouement et ne voit en rien, à travers ces nouvelles activités, une manière de nier la catastrophe mais une manière de développer des emplois selon l'identité de Toulouse.

Pour les vingt ans de la catastrophe, il ne compte pas se rendre sur le mémorial mais plutôt sur le rond-point du 21 septembre 2001, le jugeant plus adéquat pour évoquer cet événement.

Ainsi, aujourd'hui retraité, Chamaerops ne semble pas établir un rapport de proximité avec ce paysage post-catastrophe, mais s'installe plutôt dans une optique de dénonciation des risques industriels. Selon lui, au-delà de la dimension mémorielle, le paysage doit être le traducteur des risques liés à l'industrie, visant à informer les populations de pourquoi ces choses arrivent et comment nous pouvons les éviter. Cette absence d'informations et de prévention présente sur site justifie l'absence d'intérêt que Chamaerops accorde au paysage actuel.

- Cycas , 80 ans, sourd depuis l'explosion AZF, son anxiété vis à vis des dangers encore existants

Riverain du site de l'usine AZF, Cycas, 80 ans, a perdu l'ouïe à cause du bruit généré par l'explosion. Victime de la catastrophe, il habite toujours à côté des lieux et y retourne régulièrement. Durant ses passages, il explique marcher le long du chemin qui borde la centrale photovoltaïque et se réjouit que celle-ci ait vu le jour. Cependant il est moins enthousiaste vis à vis de l'oncopole et pense qu'il n'aurait jamais dû s'implanter ici, exposant les risques d'une zone polluée, près d'une usine Seveso et en zone inondable. Cycas cite également les ballastières de Braqueville, situées près de l'oncopole, où des tonnes de substances explosives « dorment » dans

les lacs artificiels et où aucune dépollution ne semble programmée. L'énumération de ces différents dangers et risques à proximité du site, montre la sensation de peur et d'insécurité que Cycas peut avoir au sein de ce paysage. Marqué par la catastrophe on perçoit l'anxiété d'un événement traumatisant qui pourrait se répéter et la sensation d'être impuissant face à cela. « J'ai toujours les images de la catastrophe et des milliers de gens touchés à vie ». Jusqu'alors très précis et explicite dans ces différentes réponses, Cycas s'est montré beaucoup moins réceptif, voire braqué, sur la question de la mémoire dans ce paysage. En répondant simplement « ça ne m'intéresse pas » suite à une question sur les différents mémoriaux présents sur le site, elle marque son absence d'intérêt ou peut être même sa colère envers ces œuvres.

Dans ce cas précis la distanciation n'est certes pas formulée en tant que telle, mais l'interprétation des paroles et des réactions du sujet interrogé nous amène à déceler un rapport distant entre l'individu et le paysage de la catastrophe. Un paysage qui l'inquiète et dont les démarches de mémoire sur site n'attise aucunement son intérêt.

Ainsi l'on a pu voir que le monde associatif occupe une place centrale dans les scénarios post-catastrophe. Les membres de ces associations sont les témoins directs et engagés, traduisant leur ressenti sur un paysage chamboulé par l'évènement. En mettant des mots sur leur sentiment, de colère, de peur, ou encore leurs interrogations, ils sont incontournables dans cette investigation. Leur rapport si intense à ce lieu nous permet de saisir, dans une première dimension, le vécu au sein d'un paysage marqué par la catastrophe industrielle.

b. Les toulousains qui fuient ce paysage

En parallèle, il apparaît important de se pencher vers les toulousains, pour saisir une autre dimension du vécu paysager. Qu'ils soient témoins de la catastrophe, habitants de longue date ou même fraîchement arrivés dans la ville rose, tous les témoignages sont intéressants. Dans cette diversité nous espérons découvrir de multiples avis, ressentis, points de vue sur ce paysage et cet évènement qui a marqué l'histoire de leur ville.

- Phoenix, toulousain, ancien travailleur sur la dépollution du site

Phoenix s'est rendu sur le site AZF pendant une durée de 6 mois, en 2015, dans le cadre d'un travail de décontamination des sols. Durant ces travaux, qui consistaient à « retourner la terre toute la journée » des obus de la deuxième guerre mondiale ont été découverts. L'ambiance était insécuritaire « entre les produits chimiques et les obus ça n'a pas été rassurant », « il fallait travailler avec des masques à oxygène ». Aujourd'hui encore, Phoenix considère le site comme « toxique » malgré tous les efforts de décontamination il avoue qu'il n'irait pas se balader à proximité. Il qualifie le mémorial AZF comme quelque chose de nécessaire mais ne s'étale pas plus, concernant le centre d'oncologie, « c'est un beau bâtiment » estime t-il.

Ce témoignage présente la vision d'un toulousain qui a vécu le paysage, de façon atypique, pendant 6 mois, en rapport direct avec les éléments. Dans un contexte certes compliqué, on perçoit que cette

période fait écho à de mauvais souvenirs, une expérience compliquée qui amène à percevoir le paysage comme une menace qu'il faut fuir.

- Brahea, 31 ans, riverain du site AZF, infirmier libéral

Brahea, aperçoit le site AZF depuis chez lui et a une perception très tranchée de ce paysage. « Le site m'écœure, c'est-à-dire pour moi il représente le cancer, la maladie et la mort. ». Il ne traverse pas vraiment le site, passe seulement devant et se consterne à chacune de ses venues. Étonnement, il évoque une certaine nostalgie de l'époque où l'usine AZF existait encore, cette entreprise était, dit-il, un signe de modernité, une fierté. Il fait un parallèle avec aujourd'hui où le site « fait penser à Chernobyl ».

En passant à côté des lieux, il repense toujours à l'explosion et perçoit, à travers l'arrivée du centre d'oncologie, une volonté dissimulée de « préparer les conséquences cachées de l'explosion AZF sur les toulousains ». Ses mots vont encore plus loin en évoquant que ce bâtiment représente le cancer et la maladie que AZF a engendré sur les habitants, il dit alors « aujourd'hui, faut préparer les soins car je suis sûr, que nous allons tous avoir un cancer à cause de cette catastrophe qui nous a couvert d'ammoniaque ».

Enfin, il qualifie la vue sur l'usine Herakles comme une « vue effrayante » et mentionne une éventuelle explosion qui pourrait se reproduire ici et dont les conséquences seraient colossales.

Dans ce témoignage engagé et explicite, nous pouvons percevoir le traumatisme et la rancœur d'un toulousain vis à vis d'un paysage. Un site morbide, triste et anxiogène. Les thèmes de la maladie et de la mort sont les plus récurrents pour définir un paysage infréquentable.

Les affiches citoyennes, le paysage mis en scène

Au-delà des témoignages il existe d'autres sources traduisant la perception d'un paysage par les habitants. Des affiches/ dessins réalisés par les citoyens permettent, par le dessin de livrer une vision explicite du paysage tel qu'il est vécu. Ainsi les composantes de l'image, les couleurs, les formes, et autres techniques permettent de lire un ressenti à travers une représentation graphique. Quelques fois des groupes de mots viennent s'ajouter pour compléter la lecture. Les affiches se présentent comme des outils d'expression, de diffusion et de dénonciation accessibles aux plus grand nombre. Les messages, plus ou moins explicites, sont les témoins d'un événement qui a marqué les esprits et changé la vie de nombreux toulousains. C'est Chamaerops, qui a fait parvenir ces affiches, plus d'une dizaine au total, dont les sources exactes sont inconnues. Dans ces affiches citoyennes, certaines paraissent plus évocatrices que d'autres, notamment dans la mise en scène qu'elles font du paysage.



Fig.1



Fig.2



Fig.3



Fig.4

Ici, on peut voir l'importance d'observer les affiches ensemble et non de façon isolée. En effet une couleur, le rouge, lie les créations entre elles. Ce rouge, parfois très vif, se présente comme une couleur pleine de sens, où l'allusion au sang semble ici très claire. Le rouge représente alors la violence, la douleur et une certaine radicalité, c'est une couleur qui va directement attirer l'œil de l'observateur et guider sa lecture. Par ailleurs, sur Fig.1, le jaune est également une couleur marquante, cependant, sa symbolique est ciblée, puisqu'elle permet d'imager le nuage « jaune

pissex » qu'avait généré l'explosion de l'usine AZF. Dans ces images l'usine est représentée dans un paysage dévasté, terne, obscure. Face à ce désordre et sa mise en scène, on lit un paysage qui semble aujourd'hui dégoûter, écœurer ses habitants. Sur la Fig.2, l'usine est représentée dans sa forme la plus simpliste, comme une bombe prête à exploser, dessinée sur les murs de brique, qu'on suppose appartenir à une habitation toulousaine. Ce dessin illustre l'idée d'un « tatouage sur la ville » qui ne s'estompe pas avec le temps.

Ainsi il existe une multitude d'échelles et de sources permettant de saisir le vécu paysager. Les différents acteurs présentés vont participer à la construction de ce vécu, de manière plus ou moins explicite et confirmer l'hypothèse d'une distanciation vis à vis d'un paysage marqué par l'évènement catastrophique. Comme l'évoque Gaëlle Clavandier (voir I)A-a.) le paysage de la catastrophe se nourrit d'une pluralité de récits venant « traduire les maux en mots », auxquels s'ajoute une traduction en images et parfois en silences.

B- La proximité entre le paysage de la catastrophe et ses habitants

a. Un nouveau paysage pour les toulousains

Comme nous l'avons vu, suite à une explosion industrielle l'environnement est complètement chamboulé, une nouvelle relation s'installe entre l'individu et son paysage. Dans ce chamboulement, l'individu va prendre ses distances vis-à-vis du paysage ou au contraire percevoir l'évènement comme le signe d'un renouveau, ouvrant sur des usages jusqu'alors inexistantes. Cette relation naissante va pousser l'individu à changer sa perception des lieux pour s'ouvrir vers de nouvelles représentations, de nouvelles pratiques.

Dans la partie précédente on peut lire, entre les plaintes et les dénonciations des témoignages de Chamaerops et Cycas, une part de satisfaction. En effet Chamaerops va le dire, il est « content que cette usine ait disparu du paysage » pendant que Cycas se réjouit de l'apparition de la centrale photovoltaïque et de tous les messages de renouvellement dont elle est porteuse. Cette satisfaction, bien que perceptible dans une faible mesure, marque un premier degré de proximité entre l'individu et le paysage de la post-catastrophe.

Au-delà des membres d'associations, c'est par le biais d'habitants de Toulouse, de plus ou moins longue date, que des récits ont véritablement fait émerger une forme de proximité avec le paysage.

- Butia, 59 ans, habitant depuis toujours à Toulouse

Dans sa perception du paysage du site AZF, Butia aborde pour commencer la position géographique, un endroit très isolé et à distance avec les habitations. Malgré cela, ce dernier se rend régulièrement sur le site en empruntant la piste cyclable, traversant sur un axe Nord/Sud. Il raconte des balades en vélo agréables, calmes, le long de la Garonne où l'on perçoit néanmoins le côté industriel du site. Il regrette le fait que ce ne soit qu'un lieu de passage et estime que l'endroit a été oublié par les nouvelles générations. Il défend ce paysage « tranquille », que les nouveaux aménagements ont rendu idéal pour les balades en vélo. Le cheminement s'insère dans une

continuité le long du fleuve et traverse un espace que malheureusement très peu de toulousains connaissent.

Dans son récit, Butia aborde ce paysage tout d'abord dans sa dimension pratique, la continuité, les aménagements, pour par la suite livrer une expérience paysagère. Une expérience dont les mots d'ordre sont le calme, le silence et la tranquillité. Loin de ne pas être au courant des enjeux du site et de son histoire, ce dernier profite simplement des bienfaits que ce paysage, ouvert et déserté, peut lui offrir.

- Dicksonia, nouvel habitant à Toulouse, étudiant en école d'ingénieur

Dicksonia est arrivé il y a un an sur Toulouse, connaissant encore très peu la ville, il n'est jamais allé sur le site AZF. Cependant depuis son arrivée, il entend parler de cette « terrible explosion » et se construit un imaginaire autour de ce paysage, se nourrissant des différentes histoires et impressions que les gens partagent.

En tant qu'« étranger au site » il imagine un paysage triste et austère et définit le « grisâtre » comme la couleur dominante. Il imagine un travail d'urbanisation sur le site et que différents types de rénovations ont été opérées. Dicksonia avoue être très curieux vis à vis de ce lieu, pour voir comment évoluent ce type d'espaces et surtout comment « l'Humain s'est relevé de cette catastrophe ».

Cette vision, qui peut paraître déconnectée de la notion de « vivre le paysage », nous apprend au contraire beaucoup de choses sur les perceptions du site AZF. Un site qui fait encore parler aujourd'hui, que l'on décrit dans son aspect dangereux, austère, qui fait écho au vide et au manque. Vingt ans après, le traumatisme semble toujours palpable. Un paysage dont on parle, que l'on qualifie et qui interpelle les nouveaux habitants qui veulent mettre une image, des sensations sur ces récits. On observe alors un effet de transmission de l'histoire de l'explosion de l'usine AZF entre les anciens habitants de Toulouse et les nouveaux. Avoir connaissance de cet événement c'est faire un premier pas vers son intégration à la ville et ses habitants. Ainsi, on peut percevoir dans cela une certaine forme de proximité, où, le nouvel habitant de Toulouse, se lie d'intérêt pour ce paysage qu'il aspire à découvrir.

b. Un paysage qui ouvre sur de nouveaux usages

En se rendant sur le site on peut constater la volonté de s'inscrire dans le prolongement de la promenade longeant la Garonne. Une allée principale, large, dégagée, ponctuée de bancs et autres mobiliers invitant à la déambulation dans ce paysage. Un axe qui offre une continuité cyclable, que Butia évoquait précédemment, permettant de traverser la ville du Nord au Sud, donnant à voir ce paysage ouvert et baigné de lumière. L'allée dessert différentes pièces de mémoire selon un parcours, que nous aborderons dans une prochaine partie. En suivant la promenade, dans ce paysage ouvert et horizontal, émerge soudainement une structure atypique aux allures futuristes, dont la

silhouette peut évoquer un vaisseau spatial. Cette structure si particulière est une composante du nouvel oncopole toulousain, prévu pour être le plus grand d'Europe. Cet oncopole compte de nombreux composants comme un institut, un centre de recherches, des espaces pour doctorants, des laboratoires, le tout formant un ensemble solide et contemporain donnant une ambiance particulière à ce paysage. En effet, l'architecte Jean-Paul Vigier, souligne ici son intention de reconversion d'un site dévasté en un campus consacré à la lutte contre le cancer. C'est la raison pour laquelle à ses débuts, le projet s'appelait « cancéropôle » terme changé par la suite, justifié par une connotation trop anxiogène, associée à la maladie plutôt qu'à l'espoir. Ainsi le message de ce projet est le renouveau et le regard vers l'avenir. Les politiques de la ville ne vont pas hésiter à présenter l'oncopole comme un symbole de vie et de réconciliation, dans le but d'atténuer le traumatisme d'AZF dans les esprits des toulousains. On peut, pour cela, citer différentes figures politiques comme Philippe Douste-Blazy qui disait en 2007 à propos de l'oncopole « Le symbole de la nécessaire réconciliation entre la ville, ses habitants et ce site particulier » ou encore Pierre Cohen, dans sa lettre aux Toulousains pour les 10 ans en 2011, « Aujourd'hui, ce site dévasté par la catastrophe industrielle devient un symbole d'espoir et de vie, le symbole de la réconciliation de l'homme avec son environnement. ».

Dernièrement, une immense centrale photovoltaïque a pris place sur la partie Ouest du site. Cette centrale, évoquée précédemment par Cycas, est composée de 35000 panneaux ayant pour objectif d'alimenter 4100 foyers en électricité. Au-delà de l'aspect technique et productif, la dimension artistique est mise en avant dans cette installation. C'est l'artiste Damien Aspe qui va venir s'adosser au projet pour y ajouter une dimension artistique et mémorielle. Dans la mise en espace des panneaux, l'artiste a souhaité reprendre le tracé de l'onde de choc sonore survenue le jour de l'explosion. Pour cela, seront disposés 1560 panneaux aux couleurs de l'arc-en-ciel, qui suivront cette onde à partir de l'épicentre. Cette œuvre, intitulée « Rainbow Blast », uniquement visible du ciel, a pour objectif de devenir le nouveau point de repère pour les pilotes d'avion, qui avaient pour habitude de se repérer grâce à la tour la plus haute de l'usine AZF, aujourd'hui disparue. A l'approche de l'aéroport de Blagnac, la proposition va permettre de renouer avec les traditions aériennes. L'artiste va appuyer sur le côté polysémique de son œuvre, « L'arc en ciel a aussi plusieurs connotations symboliques, signe de joie (espoir sur le devenir du site); signe de communication céleste dans la culture asiatique (hommage aux victimes d'azf) et symbole écologique (production d'énergie verte sur un site industriel pollué) ». Ainsi dans cette centrale solaire, implantée en milieu urbain, deux projets vont coexister, un projet industriel et un projet artistique, qui en s'alliant, créaient ce paysage de l'énergie sous le signe de la lumière et du renouveau.

La construction de ces différents projets, au-delà des enjeux scientifiques et économiques, sont les témoins spatiaux d'une relation renouvelée entre l'individu et son paysage. Une relation qui prône la santé, la stabilité et la projection vers l'avenir.

Ainsi, les différentes investigations de cette sous-partie, concernant la proximité avec le paysage, permettent de nuancer la dimension traumatique dans le vécu paysager post-catastrophe. Les émotions liées au traumatisme sont, de manière générale, plus intenses, plus perceptibles et ont tendance à oblitérer les potentialités vécues dans les scénarios post-catastrophe. En effet le paysage est certes chamboulé, anxiogène ou encore insécuritaire mais il peut aussi être le signe du renouveau, de l'espoir ou encore du soulagement.

C- Les temporalités de la post-catastrophe, l'évolution du vécu dans un paysage en mutation

Suite à la catastrophe industrielle, différentes temporalités s'installent à des échelles variables. Nous l'avons vu en introduction et en ANNEXE 1, ces temporalités sont classées selon un chronogramme mettant l'accent sur la gestion. Dans notre recherche, l'objectif sera de se détacher de cet aspect réglementaire pour établir des temporalités et leur enjeux selon le critère du vécu paysager. Ainsi des grandes périodes émergent, où les perceptions changent, les récits évoluent ainsi que la relation entre l'individu et le paysage.

a. Les vidéos de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) qui marquent les temporalités de la catastrophe

Nous l'avons évoqué précédemment, les contenus que présente l'Institut National de l'Audiovisuel, en lien avec la catastrophe AZF, semblent pertinents pour saisir la dimension vécue d'un paysage, que les médias vont chercher à retranscrire à travers la vidéo. De 2001 à 2011, que voit-on ? qu'est ce qu'on entend ? Quel(s) paysage(s) ? Quels récits ?... Quel vécu paysager ?

- 21 septembre 2001, quelques heures après la catastrophe, 20 heures le journal (chaîne n°2) propose un reportage consacré à l'explosion de l'usine AZF. Il va alors faire le point sur les mesures d'urgence prises et établir un compte rendu sur les dégâts matériels. Des images factuelles du paysage dévasté vont s'alterner avec des interviews et des témoignages. (durée : 02min 21s)





Dans cette suite d'images capturées du reportage, on perçoit une structure vidéo alternant paysage de la catastrophe et témoignages des individus. L'usine soufflée, une fumée orangée qui s'échappe des cheminées et la rocade méconnaissable. La vision d'un paysage apocalyptique où règne le chaos, le désordre et la vulnérabilité de l'homme. Tant de visions d'horreur mettant en scène l'impuissance et la fragilité de la société face à l'évènement catastrophique. Des pleurs, des cris de détresse, témoignant d'une société abasourdie, traumatisée par cet évènement soudain. Les témoignages de victimes, avec la vue du sang et des blessures notamment, participent à retranscrire le climat de douleur et de souffrance dans lequel la ville de Toulouse est plongée. Ainsi, dans ce paysage « la vie s'est comme arrêtée ».

- 28 novembre 2004, la chaîne diffuse un reportage suite à la destruction de la dernière cheminée d'AZF, qui a eu lieu le matin même. (durée : 01min 26s)



Les images offrent dans un premier temps un état des lieux du paysage, trois ans après la catastrophe. Un paysage horizontal, pauvre, dont la tour est le dernier témoin visible de l'activité

industrielle. Une tour que l'on va faire disparaître de ce paysage. Sa destruction et sa chute appuient sur le côté encore instable d'un environnement fragile et d'une page que l'on souhaite tournée. Cette instabilité se retrouve dans le discours des riverains qui pour la plupart se « détournent de cette vision qui leur fait trop mal ». En effet, à la question « qu'est ce que cela représente pour vous ? » les réponses sont « pas que des bons souvenirs » ou encore « ça restera toujours, c'est marqué à vie ». Des visages crispés, des regards fuyants, les riverains témoignent sur un événement qu'ils ne semblent pas prêts d'oublier. En fin de reportage, le paysage qualifié de « terrain vague à dépolluer » met en avant l'idée d'un processus où le paysage va se reconstruire lentement mais sûrement pour espérer un jour une réconciliation avec ses habitants.

- 23 février 2009, les victimes de l'explosion AZF demandent justice. Images suite à l'ouverture du procès, huit ans après la catastrophe industrielle. (durée : 02min 07s)



Le procès, nous le verrons dans une prochaine partie, joue un rôle majeur dans les temporalités de la post-catastrophe. Sur ces images, le paysage de la catastrophe est totalement absent où l'attention est mise sur le procès et tous ses enjeux. Les sinistrés, leurs témoignages et leurs revendications sont ici privilégiés, « j'ai une atteinte au niveau du rythme cardiaque et ma femme est touchée au niveau psychologique » « On ne veut pas l'argent mais la vérité ». Entre discussions inaudibles, pancartes dénonciatrices, l'heure est à l'affrontement. On aperçoit momentanément la stèle mémorielle, faisant référence aux victimes de l'explosion et se présentant comme un symbole dans ce contexte sous tension. Le reportage choisit de ne pas montrer le paysage de la catastrophe tel qu'il est aujourd'hui, pour mettre l'accent sur les associations et leur combat dans cette volonté de justice.

- 21 septembre 2011, 10 ans après, l'heure est à la commémoration. Le reportage nous plonge momentanément durant la cérémonie et fait témoigner différents membres d'associations présents ce jour-là. (durée : 02min 16s)



Le reportage débute au rythme d'une sirène, retentissant dans toute la ville, synonyme de jour de recueillement. Une sirène intense, qui à l'entendre plonge dans une ambiance tendue et un climat angoissant. Une sirène qui traduit l'urgence, la brutalité d'un événement passé, qui aujourd'hui invite à la commémoration et au recueillement. Les mots tels que « mort » « chaos » insiste sur le côté dramatique de cette catastrophe industrielle. Ensuite, le reportage va mettre en avant le témoignage d'une victime, des paroles pleines d'espoir et de positivité, « C'est enfin l'année pour se réunir et trouver la paix que nous attendons ». Un témoignage suivi d'un enchaînement d'images, filmées le jour de la catastrophe, mettant en scène le désordre, la peur et le sang. La parole est ensuite donnée aux associations, dont les membres n'étaient pas présents au moment des commémorations, comme un symbole de revendication et de protestation. En effet, le procès n'ayant désigné aucun coupable, les groupes de victimes ne décolèrent pas et continuent d'accuser le groupe Total. Ces derniers parlent d'un scandale et d'une lutte à poursuivre. Enfin, les dernières secondes du reportage offrent une vue sur le paysage de la catastrophe dix ans après. Quelques vestiges de l'usine AZF, posés au milieu d'un terrain en friche et colonisé par une végétation d'arbustes et de jeunes arbres pionniers. Les images finales nous offrent une vue sur le paysage depuis un point haut sur la rive droite. On aperçoit alors l'oncopole, comme le symbole du renouveau d'un paysage en reconstruction. Dans un dernier temps c'est l'usine Herakles qui est filmée, posée sur son île, cernée par la Garonne, dont sa potentielle dangerosité questionne encore et inquiète de plus en plus les toulousains qui ne souhaitent pas revivre le traumatisme d'un événement catastrophique.

Ainsi, dans ce reportage, il est difficile de percevoir quel parti, quel vécu paysager est traduit. D'une part le renouvellement, l'espoir et la reconstruction autour d'un paysage bouleversé et d'autre part, des souvenirs douloureux, la colère des associations et l'incertitude face à un paysage qui semble encore instable. Suivant les groupes et les échelles, le vécu paysager évolue différemment selon les temporalités, de la confiance avec une nouvelle proximité avec le paysage, à une accentuation toujours plus forte de la distanciation où l'individu va fuir ce paysage instable, symbole de souffrance et de tensions.

Le dernier reportage en date sur l'INA date du 21 septembre 2016. Dans ce reportage, aucunes nouvelles images ou témoignages, la chaîne choisit d'établir un bilan sur l'évènement catastrophique. Des premières phrases de mise en contexte, comme un rappel de la gravité des faits, « Le 21 septembre 2001 l'usine pétrochimique AZF située à 5 km du centre de Toulouse explose. », « La plus grosse catastrophe industrielle française. ». Des images de la rocade méconnaissable, les visages des victimes ensanglantés, l'usine soufflée, Toulouse n'oublie pas. La fin du reportage dresse les chiffres faisant le bilan des dégâts matériels, immatériels et s'achève sur une phrase « Les causes exactes de l'accident demeurent inconnues. », laissant planer un climat de doutes et d'incertitudes. Ainsi, quinze ans après l'explosion, la vidéo traduit un vécu, celui du souvenir mais aussi celui de la perception d'un paysage synonyme d'instabilité.

Nous avons pu voir au cours de cette partie toute la portée que la vidéo peut avoir en terme de vécu paysager. Répartis au fil des années, ces reportages de l'INA fournissent une multitude d'informations à la fois visuelles et auditives. Les images donnent à voir le paysage, sa mutation mais aussi l'évolution des mentalités et perceptions vis-à-vis de ce paysage à des échelles variables. Au travers de ces échelles on déduit une pluralité de vécu entre douleur, peur, colère ou encore optimisme et espoir. Les perceptions de ce paysage vont ainsi évoluer à des rythmes différents, parfois opposés, montrant toute la richesse mais aussi la complexité d'une démarche visant à saisir le vécu paysager. Ci-dessous, le tableau dresse de façon synthétique les éléments relevés au cours de cette investigation. Il permet d'appuyer sur l'aspect évolutif en confrontant directement les idées fortes observées dans les différentes temporalités.

Date	Nombre de vues	Quel(s) paysage(s) ?	Quels discours d'habitants ?	Atmosphère/ climat
21 sept. 2001	82308	Usine soufflée, rocade méconnaissable, fumée épaisse, paysage apocalyptique	Choc de l'instant, peur, cris et tristesse des habitants	Urgence, danger, vulnérabilité
28 nov. 2004	474	Terrain vague, paysage horizontal, pauvre et fragile	Des habitants qui détournent le regard, un évènement qu'ils n'oublient pas	Calme, terne, pesant
23 fév. 2009	127	Absence de paysage	Les associations qui dénoncent, montrent leur colère	Bruyant, agité, tensions
21 sept. 2011	80	Friche, paysage portant les signes du passé douloureux, nouveau paysage en reconstruction d'un côté, paysage instable de l'autre	L'optimisme et l'espoir d'un côté et la colère et dénonciation de l'autre	Apaisement, confus, agité, incertain

Au-delà des éléments de paysage, de discours et autres ressentis, ce tableau permet de relever un nouvel aspect qui nous avait échappé, mais qui a toute son importance. Il s'agit du nombre de vues selon les reportages et leur temporalité. Sans surprise et logiquement, les images directement après la catastrophe en 2001 sont celles sollicitant le plus d'intérêts. Ensuite, les vues dégringolent, en se divisant par plus de 1000 en 10 ans. Ce phénomène marque une forme d'évolution entre les temporalités et les raisons de cette baisse questionnent en termes de vécu paysager. Peut-on considérer ces chiffres comme témoignant du détachement progressif de l'individu vis à vis de l'évènement catastrophique et de son paysage?

b. M'Toulouse, la radio pour les sinistrés de la catastrophe AZF

Quelques jours après la catastrophe, Radio France va lancer une nouvelle radio « M'Toulouse » pour pallier à l'absence d'une radio locale de service public depuis la disparition de Radio France Toulouse. Cette radio, destinée aux habitants des zones sinistrées de Toulouse, est une radio temporaire qui va émettre du 8 octobre 2001 au 9 février 2002. Jean-Marie Cavada, PDG de Radio France, destine cette radio à « toutes les personnes en détresse, pour qui M'Toulouse veut être une radio de solidarité et d'espoir, un élément de lien humain ». Cette dernière montre la nécessité d'informer sur l'évènement catastrophique, de témoigner sans attendre à propos d'une situation traumatisante invoquant la nécessité de parler, de partager. Au-delà, la radio s'adressera également « aux autorités nationales, régionales, départementales, municipales et à tous les services qui travaillent à remettre Toulouse sur pied après la catastrophe », a ajouté Jean-Marie Cavada. Le format de M'Toulouse se veut « talk » c'est-à-dire qu'il n'y aura pas ou très peu de musique pour se consacrer pleinement à l'échange avec les habitants. François Desnoyers, directeur général délégué

de Radio France parle d'un « un haut-parleur spécifique, nomade et intime, dédié à ceux qui en ont besoin ». Alors, tous les types de besoins et de problèmes peuvent être abordés, du besoin de co-voiturage, à la garde d'enfants ou le simple besoin de parler.

Ainsi, M'Toulouse marque la première temporalité de la post-catastrophe et le caractère de l'urgence que la situation présente. En écoutant des anciens extraits on comprend la pertinence et la nécessité d'une telle démarche dans le contexte actuel. Des témoignages qui s'enchaînent, des habitants qui partagent leur vécu, leur ressenti, posent des questions. A travers ces retours la radio va être le support de construction et de diffusion d'un récit autour de la catastrophe AZF, vécue par les toulousains.

c. Commémorations et procès au fil des années, traduction de tensions au sein d'un paysage

Comme nous l'avons abordé précédemment, les commémorations et le procès AZF sont des acteurs déterminants dans les temporalités de la post-catastrophe. Ces derniers jouent un rôle décisif dans la manière dont certains groupes, notamment les associations de victimes, vont percevoir le paysage de la catastrophe. Ce sont des points très denses et complexes de la post-catastrophe, qu'il est difficile d'expliquer et de synthétiser. La lecture de la thèse d'Amélie Demoures sur cette thématique, ainsi qu'un entretien téléphonique avec cette dernière ont permis d'y voir plus clair et d'établir des périodes clés. Les lignes qui vont suivre sur cette thématique ne se veulent pas exhaustives, mais visent à traduire synthétiquement l'idée de tension au sein d'un paysage suite à la catastrophe AZF.

D'une part, les commémorations marquent les temporalités d'un paysage sous tension. Ceci dès le 21 septembre 2002, lors du premier anniversaire de l'explosion de l'usine AZF. La ville de Toulouse va alors commémorer dans une ambiance cacophonique, donnant à voir les différends entre les groupes. Un climat tendu, notamment entre associations et élus locaux, qui vont conduire Jean-Pierre Raffarin, premier ministre de l'époque, à refuser de venir se joindre à l'hommage.

Le deuxième anniversaire de l'explosion en 2003 va être synonyme de rupture totale entre ces élus locaux et les associations. Lors de cette commémoration certains membres d'associations se sont montrés très hostiles envers le maire et d'autres élus. Ces derniers ont été hués, violentés et ont dû se résigner en quittant la cérémonie sous les insultes.

En raison de ces différents incidents les années qui ont suivies ont été plus calmes. En effet, dans un souci d'apaisement des tensions, le nouveau maire, Jean-Luc Moudenc, n'a pas participé aux commémorations sur le rond point. Dans un même temps, des familles endeuillées vont demander la mise en place d'une stèle où seraient inscrits le nom des personnes décédées, afin de pouvoir se recueillir. Cependant une stèle existe déjà, mais cette dernière ne comporte que les vingt-et-un noms des personnes uniquement décédées sur le site. A travers cette demande les familles endeuillées expriment une sensation de mise à l'écart et une exclusion à laquelle elles souhaitent remédier.

Ce n'est qu'à partir de 2005 que maire et élus locaux reviennent assister aux cérémonies commémoratives. Pour éviter tout débordement ces derniers se veulent discrets et silencieux, ils se contentent de déposer les gerbes et ne prononcent pas de discours.

En 2008 les élections municipales à Toulouse voient une victoire historique de la gauche qui remporte une mairie. Ces élections vont considérablement modifier les relations entre associations et ville. Un renouveau dans l'investissement des élus dans les commémorations qui apaisera ce climat conflictuel.

D'autre part, aux commémorations va s'ajouter le procès et son déroulé, qui comme nous l'avons vu dans une partie précédente, est générateur de tensions. Les dates marquantes de ce procès et leur contenu sont hiérarchisées dans le tableau ci-dessous :

Date de procès	Contenus et verdicts
2009	<ul style="list-style-type: none"> - Témoignages et perceptions de l'explosion - Interprétations scientifiques des témoignages - 19 novembre : le Tribunal correctionnel de Toulouse a rendu un jugement de relaxe générale à l'encontre de tous les prévenus
2011	<ul style="list-style-type: none"> - Audition des experts - Audition de l'ancien directeur de l'usine AZF - Analyses acoustiques et sismologiques
2012	<ul style="list-style-type: none"> - Audition de l'ancien PDG de totalement - 24 septembre : la cour d'appel de Toulouse condamne la société Grande Paroisse et le directeur du complexe chimique, Serge Biechlin, pour homicide involontaire - Total et son ex-PDG relaxés, thèse de l'accident chimique retenu
2015	<ul style="list-style-type: none"> - La Cour de cassation annule la décision de la cour d'appel de Toulouse de 2012 et renvoie l'affaire devant la cour d'appel de Paris
2017	<ul style="list-style-type: none"> - 31 octobre : la cour d'appel de Paris condamne Serge Biechlin, ancien directeur du site, à quinze mois de prison avec sursis pour homicide involontaire. La société Grande Paroisse est condamnée à une amende de 225 000 euros

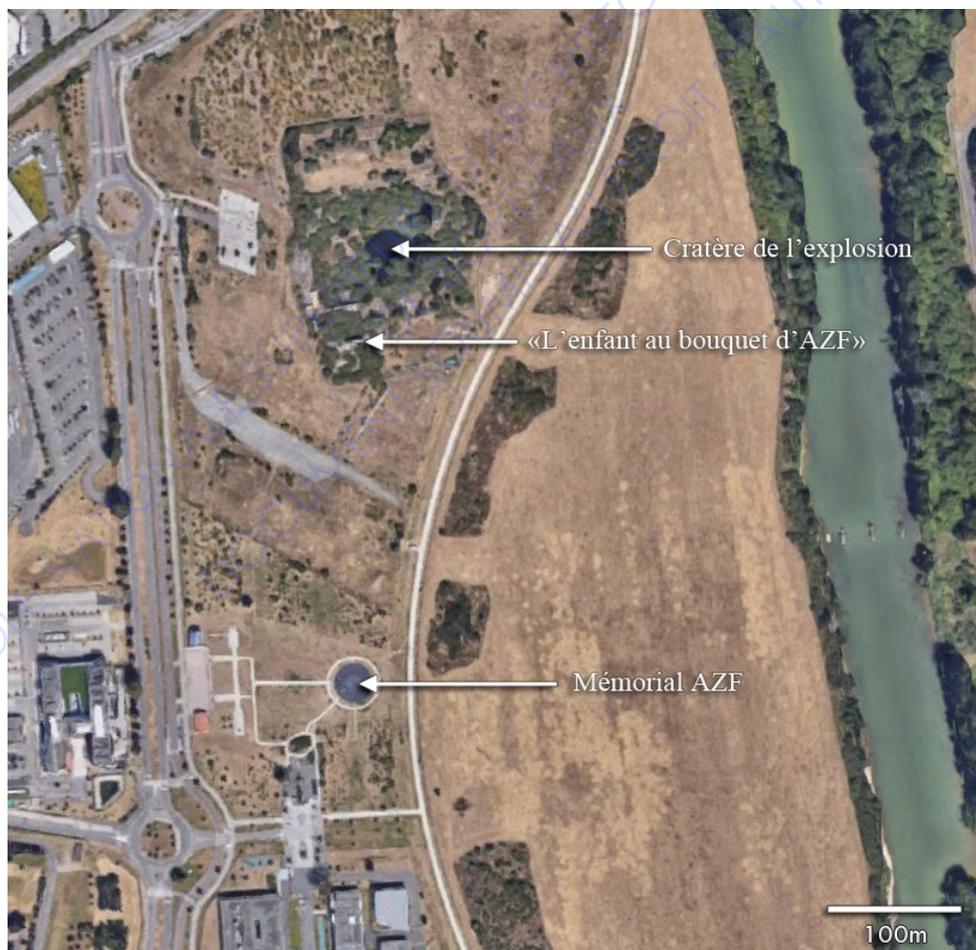
Ainsi, ce tableau le confirme, le procès a été long et plein de rebondissements. Un parcours éprouvant pour les associations notamment, qui pendant de nombreuses années ont pris part à ce procès, se sont battues en prônant haut et fort leurs revendications. Des individus qui ont vécu au rythme des procès, dans un affrontement renforçant le caractère tendu et instable du paysage de la catastrophe. Nous l'avons évoqué précédemment, de nombreux membres d'associations restent aujourd'hui silencieux face aux sollicitations à propos d'AZF. Il semble alors évident que le combat au cours de ce procès et la fatigue qu'il a engendré soient le principal facteur menant à une volonté de prendre du recul sur les événements.

D- Le paysage comme support de la mémoire de la catastrophe

a. Des traces qui font mémoire

Les œuvres mémorielles

L'événement crée une nouvelle identité au lieu qui va le faire basculer d'un paysage commun à un lieu de mémoire. La parcelle d'AZF va complètement changer d'usage suite à la catastrophe passant de l'usine chimique à un espace dédié à la santé et à la mémoire. En effet, comme nous l'avons vu, la place de l'ancienne usine abrite aujourd'hui un centre de cancérologie (l'oncopole), des nouveaux cheminements, mobiliers propices aux balades et devient également un paysage support d'œuvres de mémoire sous différentes formes. Comme l'étude du procès le montre, suite à l'explosion de l'usine AZF, l'entreprise Total se voit pointée du doigt comme responsable de la catastrophe. De ce fait, l'entreprise va décider de financer le site du mémorial, alors que les nombreux hectares restants sont eux donnés à la ville. Ainsi, dans ce paysage on va pouvoir rencontrer différentes œuvres/artefact de commémoration. Parmi ces artefacts, les deux principaux sont le Mémorial AZF et « L'enfant au bouquet d'AZF ».



Localisation des différents éléments
Base : vue aérienne Google Maps



Mémorial AZF



L'enfant au bouquet d'AZF

Tout d'abord, le mémorial AZF qui a été réalisé par l'artiste toulousain Gilles Conan en 2012. C'est une sculpture circulaire composée d'environ 400 tubes d'acier formant un tout de 13 mètres de diamètre. Les tubes sont de hauteurs différentes (de 50cm à 4m), décroissant de l'extérieur vers l'intérieur. En vue aérienne, la sculpture forme un cratère, évoquant ainsi le cratère de l'explosion, situé à quelques centaines de mètres. L'espacement entre ces tubes (60cm) permet au visiteur de pénétrer et s'immerger dans l'œuvre. Ce mémorial a été inauguré à l'occasion du 11e anniversaire de l'explosion et s'associe à la stèle récemment placée, où sont inscrits les 31 noms des personnes décédées dans la catastrophe. Lors de cette inauguration, les personnes présentes vont pendant un moment observer le mémorial donnant lieu à de nombreuses réactions. Des réactions pour la plupart perplexes, en effet il semblerait que la plupart ont du mal à saisir le sens. Cette incompréhension peut sembler légitime car il n'y a aucune indication sur place expliquant le sens que l'artiste a voulu donner au travers de cette œuvre.

On retrouve également dans ce paysage « L'enfant au bouquet d'AZF », qui est une sculpture d'un enfant se recueillant sur les ruines d'AZF. Il a été installé sur le site d'AZF, 16 ans jour pour jour après l'explosion, par l'artiste James Colomina. L'enfant est apparu pendant la nuit, à plusieurs mètres du sol sur les vestiges de l'industrie, sur d'énormes structures métalliques, placées à proximité du cratère. C'est une œuvre symbolique, représentant un enfant entouré de bandages des pieds à la tête, tenant un bouquet de fleurs, le tout peint en rouge vif. Ce rouge vif fait écho aux affiches citoyennes observées précédemment. En effet ici aussi, le rouge se présente comme une couleur pleine de sens. Il représente la violence, la douleur et une certaine radicalité, cette couleur va directement attirer l'œil du visiteur, l'œuvre devenant un « eye catcher » dans ce paysage horizontal.

En contactant l'artiste James Colomina il été possible d'en savoir plus sur cette œuvre, mais aussi sur le vécu paysager de ce dernier en tant que toulousain.

J.Colomina a connu AZF avant l'explosion et la définit comme une usine à risque classée Seveso et très dangereuse. Il pense que ces industries n'ont rien à faire aussi proche des populations, les risques sont trop grands si il y a un problème, « c'est juste une question de pure logique ». Il retourne environ deux fois par an sur site pour voir sa sculpture évoluer au fil des saisons. Malheureusement, on lui a récemment annoncé que la sculpture n'était plus en place et qu'elle avait été volée. Cette œuvre est une démarche purement personnelle qui s'installe dans le cadre d'une installation Street Art pour un hommage. Elle a été installée de nuit car le site sur lequel elle se trouve, au niveau du cratère, est fermé et interdit au public. Un site resté « brut » avec les vrais vestiges de la catastrophe, qui « nous rappelle les erreurs qu'on a faites et surtout celles qu'il ne faut plus faire. » « C'est l'une des plus grandes catastrophes industrielles françaises je pense qu'on peut parler de traumatisme. ».

J.Colomina a fait part de retours positifs des habitants, des sinistrés et des toulousains en général qui trouve que c'est un très bel hommage et que cet enfant perché à 9 m de haut sur les anciens vestiges d'AZF créer une émotion particulière et il l'espère, une prise de conscience.

Lors de la photo-élicitation durant mon entretien avec Brahea, ce dernier a définit « L'enfant au bouquet d'AZF » comme une œuvre qui, de son point de vue, retranscrit l'idée que l'on ne peut « rien faire aujourd'hui à part s'asseoir sur notre passé et essayer d'avancer et de reprendre goût à la vie ».

Ainsi, au sein du paysage d'AZF, les œuvres de mémoire sont les témoins physiques d'un paysage bouleversé. Comme le mentionnent Bruno Latour et Michel Callon dans leur écrits, on peut observer sur les lieux de la catastrophe, des relations qui s'établissent entre l'homme et d'autres entités non vivantes. Ces interrelations socio-spatiales donnent à voir un rapport entre l'individu et les objets, ici les œuvres de mémoire. En observant ces jeux d'interactions entre les entités, on peut percevoir une forme de proximité ou de distanciation entre l'homme et son paysage. Dieter Schnell et Georg Germann de leur côté vont également mentionner le rôle déterminant de ces objets, dans le lien affectif entre l'homme et son paysage.

Le cratère, symbole de la catastrophe

Au sein du paysage de la catastrophe AZF, il existe un espace délimité qui n'a jamais été modifié depuis l'explosion. Un cratère de quarante mètres de diamètre et de sept mètres de profondeur a été creusé par la déflagration, témoignant de la violence de cette dernière. Cet espace, situé au nord du site, a longtemps été intouché, considéré par la justice comme une pièce à conviction. La protection se matérialise par des grillages empêchant toutes effractions. A cela vient s'ajouter une densité végétale d'arbustes et de jeunes arbres pionniers, rendant le cratère quasi impossible d'accès. Ce dernier, bien qu'utilisé comme référence dans l'œuvre de Gilles Conan est dissimulé par l'omniprésence de mémoriaux et de l'imposant Oncopole. Aujourd'hui, le procès AZF étant clos, il est prévu de « reboucher » ce cratère. Cependant la question de la pertinence de cette démarche se pose, peut-on effacer l'un des symboles les plus puissants de cette catastrophe ? Le cratère n'est-il

pas lui aussi une œuvre mémorielle à part entière nécessitant d'être conservée ?. Un site « resté brut, avec les vrais vestiges de la catastrophe » (J.Colomina) constitutif de mémoire qui participe à la construction de ce paysage post-catastrophe.

Pour rappel dans la partie I) B-, nous avons classifié quatre grands types de stratégies qui émergent dans un paysage, suite à des événements marquants :

- 1) Stratégie de l'oblitération ou modèle du point zéro : faire disparaître toutes les traces potentielles pouvant évoquer l'évènement.
- 2) Stratégie de compensation ou rectification : supprimer tout ce qui rappelle l'évènement sans pour autant tout effacer.
- 3) Stratégie de désignation : rime avec transparence et vise à retranscrire exactement ce qui s'est passé sur ces lieux.
- 4) Stratégie de conservation : conserver toutes les traces de l'évènement telles quelles.

Il semble que le cas du paysage d'AZF tende vers la deuxième stratégie, celle de la compensation et de la rectification. En effet beaucoup d'éléments rappelant l'explosion vont disparaître alors que d'autres sont encore apparents, des canalisations métalliques, des matériaux de l'usine à l'état de ruine ou encore le cratère de l'explosion, bien que dissimulé. De plus, comme la stratégie le veut, le paysage va être réfléchi différemment et des nouvelles traces vont être mises en place, ici, le mémorial et l'enfant au bouquet. Cependant suite au témoignage de membres d'associations, notamment celui de Chamaerops, on perçoit cette volonté de tendre vers la troisième stratégie. En effet Chamaerops dénonce le manque de transparence du site vis à vis de l'évènement passé. Selon lui, l'espace doit mettre en scène de façon explicite, à travers des panneaux explicatifs par exemple, ce qui s'est réellement passé et expliquer les dangers liés au risque industriel. Ainsi, le paysage est certes support de mémoire, mais doit aussi avoir une portée préventive et explicative .

Ainsi, nous l'avons constaté, l'investissement des traces et la construction de mémoriaux participent au processus d'appropriation et de marquage dans le paysage.

En effet, un même paysage peut avoir une multitudes de significations selon l'individu qui va établir une relation, qui lui est propre, avec le paysage de la catastrophe.

b. Une menace toujours présente

La mémoire de l'évènement catastrophique procure chez l'individu une abondance d'émotions différentes comme la douleur, la colère, la tristesse ou encore le doute. Suite à la catastrophe, tout est chamboulé, le paysage devient instable et l'avenir incertain. Dans le cas d'AZF, c'est la peur que l'évènement se reproduise qui domine. En effet, à l'Est du site, au Sud des îles du Ramier, est implantée l'usine Herakles, que nous avons évoquée un peu plus tôt. Cette usine fabrique notamment les substances chimiques servant à propulser la fusée Ariane. Le site, classé Seveso 2, utilise le perchlorate d'ammonium, un produit extrêmement nocif en cas d'explosion. Les riverains inquiets dénoncent depuis plusieurs années les dangers que représente ce site situé sur une zone inondable. A ce sujet, Gérard Onesta, membre d'Europe-Ecologie-Les Verts aurait dit : "Je suis

heureux de voir que l'Etat vient inaugurer l'oncopôle. Si ces décideurs ont "aimé l'explosion" d'AZF, ils vont adorer la prochaine explosion sur le même site. Car les problèmes sont toujours là, avec les mêmes seuils de dangerosité, avec la même approche démocratique, avec les mêmes populations en danger !". Ce risque se matérialise sur site, avec la mise en place d'un périmètre de sécurité mettant à distance l'individu de l'usine Herakles.

En parallèle, une enquête d'Amélie Demoures révèle que plus de la moitié des sujets interrogés pensent que la « véritable catastrophe » a été évitée. Selon eux « si AZF a créé une explosion et des dégâts importants, un accident à l'usine Herakles aurait tout simplement fait disparaître Toulouse et/ou ses habitants. ». On constate une part de relativisation dans ces discours où le pire semble avoir été évité, ou reste à venir.

Ainsi, la présence de l'usine Herakles dans ce paysage et ce qu'elle incarne, participent à la constitution d'une mémoire régie par la peur et l'incertitude.



Vue sur l'usine Herakles depuis le cheminement sur le site AZF

c. Une mémoire qui divise

La question de la mémoire de l'événement va faire émerger de nombreuses tensions entre les groupes mais aussi marquer une distance entre l'individu et certains espaces.

Nous l'avons vu précédemment, les commémorations ont engendré de nombreuses tensions entre les groupes. Ces confrontations, parfois violentes, ont été considérablement médiatisées, faisant l'état d'un climat très hostile entre les différents membres. Cependant, au-delà de ces échanges « humains à humains » c'est aussi le paysage de l'ancienne usine et son explosion qui ont été volontairement mis de côté par les associations. En effet, de 2003 à 2008, le rond-point du 21 septembre fut le lieu officiel des commémorations en présence des élus locaux. Ce rond-point, situé

à environ 2 kilomètres du cratère de l'explosion est devenu le symbole de la mémoire de la catastrophe. S'éloigner du site AZF lors des commémorations peut paraître surprenant mais ici cela n'est pas anodin. A travers cette position les associations montrent une volonté de se détacher de ce site, de ce qu'il représente, comme une forme de dénonciation et de protestation. Ainsi, le fait de commémorer au rond-point vient signifier se situer, tant du point de vue matériel que symbolique, à l'extérieur du « système industriel ». Cette distanciation vis-à-vis du site industriel se perçoit également avec l'implantation de la stèle des victimes d'AZF. Cette stèle se situait jusqu'en 2011, dans l'un des quartiers les plus sinistrés, entre la route de Seysses et la rue Bernadette, à environ un kilomètre du cratère de l'explosion. Elle a été érigée par l'association des victimes et des familles endeuillées.

Cependant, l'année 2011 va marquer un tournant, pour les dix ans de la catastrophe, la mairie organise pour la première fois une commémoration sur l'ancien site de l'usine. Pour cela, la stèle va être déplacée sur le site AZF, bien que les associations l'ayant érigée s'y opposent. Cette stèle, sur laquelle aucuns noms n'étaient gravés, se voit revêtir une plaque sur laquelle sont inscrits les trente-et-un noms des personnes décédées. Malgré les nombreuses oppositions sur la nouvelle implantation de la stèle, cette dernière va rester sur le site de façon définitive. Un an plus tard, le nouveau mémorial AZF, réalisé par l'artiste Gilles Conan, va accompagner cette stèle. A travers ces démarches, la mairie choisit de transformer le site de la catastrophe, jusqu'alors déserté, en paysage de mémoire où vont se dérouler chaque années les cérémonies dites officielles. Malgré cela, certains associations persistent dans l'idée de rester à distance de ce paysage industriel en continuant de commémorer au rond point du 21 septembre 2001. Chamaerops, membre d'une de ces associations, l'a confié lors de notre conversation téléphonique, l'année prochaine, comme toutes les années précédentes, les membres continueront de commémorer à ce rond point.

Par ailleurs, l'omniprésence de ces associations et leurs démarches dans la sphère médiatique ont tendu à faire oublier d'autres groupes, eux aussi victimes de la catastrophe. Il s'agit des anciens salariés, groupe aux aspirations très différentes. En effet, nous l'avons vu, les associations se retrouvent autour d'un même combat, celui qui vise à condamner le groupe industriel Total, qui selon eux est le seul responsable de l'explosion. A l'inverse, l'association des anciens salariés, défendent l'usine AZF, Total et montrent que leur vision est incompatible avec celle des autres groupes. Des anciens salariés qui aimaient AZF, qui aujourd'hui souhaitent faire la mémoire de cette usine, plutôt que la mémoire de la catastrophe. Ils souhaitent que soit transmis, l'histoire industrielle et ouvrière de Toulouse. C'est la raison pour laquelle ces derniers ont un mémorial distinct des mémoriaux « officiels », situé sur le site AZF, sur un terrain qui leur est réservé.

Sur ce terrain, le 21 septembre 2014, des nouvelles constructions ont vu le jour. Deux bâtisses, situées sur l'emplacement de l'ancienne entrée principale de l'usine AZF. L'une, destinée aux anciens salariés, construite à l'identique de l'ancien poste de garde de l'usine, visant à témoigner du passé industriel et ouvrier. L'autre, destinée aux associations de familles endeuillées et de victimes d'AZF, présente un style plus contemporain et vise à exposer les stigmates de la catastrophe. Ici, le paysage va marquer l'incompatibilité entre les groupes, deux constructions distinctes, se faisant face, prônant différentes mémoires.



Les bâtisses se faisant face
source : LaDepeche, 2014

Ainsi, on a pu voir que longtemps la catastrophe s'est inscrite dans de multiples lieux à Toulouse, mais tardivement dans son espace « originel », l'endroit de l'explosion, symbolisé aujourd'hui par le cratère. Le fait d'investir différents lieux selon les groupes a contribué à établir ce climat de tensions et d'instabilité. Chaque groupe veut inscrire une lecture de l'événement qui lui est propre et le paysage donne à voir ces « concurrences mémorielles » (Demoures, 2015). Les années défilent, les commémorations aussi et le paysage mute sous l'influence de cette mémoire. Certains conflits s'apaisent alors que de nouveaux émergent. Vingt ans après, la question mémorielle est toujours en tension où les espaces vont mettre en scène la mémoire de ces groupes. Sur un même paysage, différentes mémoires vont se superposer dans le temps, un terrain difficilement lisible et donnant lieu à un paysage palimpseste.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION

Saisir le vécu au sein des paysages marqués par la catastrophe industrielle, c'est tout d'abord s'intéresser à la catastrophe comme une notion indépendante du risque. Comme l'a démontré Gaëlle Clavandier, le risque est une notion rationnelle de prévention, de calculs, de gestion sur une idée abstraite, alors que la catastrophe est une notion vécue, qui traite de l'expérience d'un événement bouleversant, concret. La notion de vécu prend sa source dans les écrits d'Armand Frémont, qui évoque l'existence de réalités vécues où l'espace est perçu et ressenti par un individu, mettant à distance les réalités objectives. Dans cette dimension on décide d'étudier les rapports psychologiques entre les hommes et les paysages. Idées que la doctorante Eva Bigando va capter et enrichir pour établir le concept de « vécu paysager » relatif à l'émotion paysagère ressentie dans des lieux. Des lieux, qui dans les scénarios post-catastrophique, vont conserver différentes traces du passé que les individus vont pouvoir façonner, modifier. Ces stratégies se matérialisant dans le paysage et participant à la « mise en mémoire » (Veschambre, 2008) du récit du groupe tel qu'il souhaite le transmettre.

Saisir le vécu paysager c'est comprendre comment le paysage est perçu et ressenti par un individu, selon un jeu d'échelles et de temporalités propre à l'événement. Les « outils de saisie » sont multiples ; entretiens, photographies, vidéos, articles de presse etc. Une méthode d'investigation où chacun des outils sollicités ne sont pas considérés comme isolés, mais réfléchis les uns avec les autres et faisant partout d'un « tout ».

La saisie du vécu paysager, suite à l'explosion de l'usine AZF nous a conduit à identifier une forme de distanciation entre l'individu et son paysage. Des membres d'associations de sinistrés fatigués, silencieux pour certains, dénonciateurs et revendicateurs pour d'autres. Un paysage que beaucoup de toulousains, encore chamboulés, ont décidé de fuir. Un paysage anxiogène associé au danger, à la maladie, à la mort que des affiches citoyennes ne vont pas hésiter à mettre en scène par des jeux de représentations, de formes et de couleurs. Une pluralité de récits, de mots, d'images, de silences traducteurs des traumatismes engendrés par l'événement catastrophique. L'individu semble loin d'une réconciliation avec son paysage.

Dans un même temps, notre investigation nous a conduit à pouvoir nuancer les perceptions pessimistes. Un paysage sous le signe du renouveau, poussant l'individu à ressentir différemment les lieux pour s'ouvrir vers de nouvelles représentations, de nouvelles pratiques. Le plaisir de déambuler dans un environnement paisible, ouvert, en bord de Garonne. Le développement de nouveaux usages, qui prônent la stabilité et la projection vers l'avenir. Un paysage dans lequel l'individu va ressentir une forme de confiance et d'espoir. Un récit de la catastrophe qui va également susciter de l'intérêt pour les « nouveaux toulousains » curieux, désireux de découvrir ce qui existe aujourd'hui, derrière toutes ces histoires et ces témoignages.

Un circuit au cœur des différentes temporalités de la post-catastrophe nous a permis d'observer certains changements, dans cette relation entre individu et paysage, au fil des années. Une évolution que les médias, de différentes natures, donnent à voir. Des reportages issus de l'Institut National de

l'Audiovisuel (INA), qui vont marquer les temporalités de la catastrophe en dressant l'état du paysage, de sa métamorphose et des perceptions qu'il engendre. Une radio, M Toulouse, fondée quelques jours après l'évènement, témoignant de l'urgence de la situation et de toutes ses conséquences sur la vie des toulousains. De même, un procès et des commémorations au fil des années, faisant l'état d'un paysage sous tension que le temps semble avoir du mal à dissiper.

Enfin, un paysage qui se présente comme support de la mémoire de la catastrophe. Cette mémoire qui va se matérialiser au travers de différentes œuvres mémorielles venant ponctuer l'espace. En parallèle, le cratère et les ruines de l'usine encore sur site, sont eux aussi des symboles de la catastrophe, qui semblent oubliés ou volontairement effacés.

Par ailleurs, la mémoire de l'évènement catastrophique va également faire régner un climat de méfiance et d'incertitude, où l'individu va vivre dans la crainte que l'action se reproduise. Ces tensions sont accentuées par les disparités entre les groupes où différentes lectures de la catastrophe, à différentes temporalités, vont se projeter dans ce paysage palimpseste.

Ainsi, la dimension traumatique joue un rôle central dans la mise en représentation et en mémoire de cette catastrophe. La transmission de cette mémoire s'inscrit dans un paysage particulier. D'un point de vue général, Toulouse va devenir le lieu de la transmission de la mémoire de l'explosion par les traces, les récits.

L'explosion de l'usine AZF a généré un paysage singulier. Un paysage silencieux, horizontal presque lunaire sur lequel je suis tombé par hasard. Empreint d'un vécu paysager si particulier, j'ai souhaité questionner ce paysage dans le cadre de mes recherches. Un paysage complexe qui m'a invité à sortir des limites du terrain de l'explosion. Un paysage qui se nourrit de perceptions à différentes échelles et temporalités. Une richesse de récits, témoignages, objets, images faisant l'état d'un vécu paysager au sein d'une ville marquée par la catastrophe industrielle. Près de vingt après, on observe un paysage qui continue de se métamorphoser et agir sur le quotidien, sur la vie des toulousains.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier l'ensemble de l'équipe pédagogique pour les accompagnements et les conseils délivrés tout au long de mon travail, ainsi que pour les cours relatifs à la méthodologie du mémoire de recherche.

Plus particulièrement je remercie Bernard DAVASSE, Benjamin CHAMBELLAND, ainsi que Rémi BERCOVITZ, qui m'ont suivi et aiguillé tout au long de la réalisation de ce mémoire.

Merci aux membres d'associations, aux artistes, aux toulousains, qui ont accepté de me livrer leur perception du paysage.

Merci particulièrement à Amélie DEMOURES (auteure de la thèse: Lieux de rumeurs, lieux de commémorations VERS LA RECONSTRUCTION D'UN PASSE. LE CAS D'AZF) pour le temps d'échanges qu'elle m'a accordé, permettant d'éclaircir de nombreuses zones d'ombres.

Merci à ma sœur Méline pour m'avoir nourri, logé et supporté durant mes séjours sur mon terrain d'étude.

Enfin, je remercie Andrea HEIM, pour ses conseils de rédaction et de formulations, lors de la dernière ligne droite avant le rendu.

BIBLIOGRAPHIE

Bercovitz, R. 2020. Capturer le vent du changement. La photographie comme ressource documentaire d'une histoire des paysages des savanes de la côte sous le vent de La Réunion, », *Revue française des méthodes visuelles*, 31p. [En ligne] URL : <http://rfmv.msha.fr/numeros/4/articles/01-capturer-le-vent-du-changement/>

Bigando, E. 2006. La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la basse vallée de l'Isle), 491p. THÈSE pour obtenir le grade de DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX 3, Discipline : Géographie [en ligne]. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00148440/document>

Billot, L. 2016. « Le mémorial à l'aune de l'expérience émotionnelle. Les enjeux d'un combat contre l'oubli. » EnsapBx Master, 75p.

Chance, H., & Chotard, A. 2013. La gestion de la post-catastrophe. Bilan des retours d'expériences des événements passés, 127p. [En ligne]. URL : http://ispeed.org/docs/1_Etudes/La.Gestion.de.la.post-catastrophe.Bilan.Experiences.Passes_par_IRMA.pdf

Chance, H., & Noury, M. 2011. La gestion de la post-catastrophe. L'approche française et la stratégie internationale, 143p. [En ligne]. URL : http://www.irma-grenoble.com/PDF/05documentation/rapports_irma/LA_GESTION_POST_CATASTROPHE.pdf

Clavandier, G. 2009. Un retour sur la catastrophe. Nouveau regard, nouvel objet pour l'anthropologie, *Le Portique*, 10p. [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/leportique/2073>

Clavandier, G. 2011. Faire face à la catastrophe, *La Vie des idées*, ISSN : 2105-3030. [En ligne]. URL : <https://laviedesidees.fr/Faire-face-a-la-catastrophe.html>

Demoures, A. 2015. Lieux de rumeurs, lieux de co-mémorations VERS LA RECONSTRUCTION D'UN PASSE. LE CAS D'AZF, Thèse de doctorat en Psychologie Sociale, 350p. [En ligne]. URL: http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2015/demoures_a/pdfAmont/demoures_a_these.pdf

Di Méo, G. 2002. L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société, In: *Géocarrefour*, vol. 77, n°2, pp. 175-184; 11p. [En ligne]. URL: https://www.persee.fr/doc/geoca_1627-4873_2002_num_77_2_1569

Di Méo, G. 2004. L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société, , *Géocarrefour*, vol. 79/2, 131-141, 10p. [En ligne]. URL: <https://journals.openedition.org/geocarrefour/639#tocto2n6>

d'Erocle, R. & Dollfus, O. 1996. Mémoire des catastrophes et prévention des risques, *NATURES - SCIENCES – SOCIÉTÉ*, 11p. [En ligne]. URL : <https://www.nss-journal.org/articles/nss/pdf/1996/04/nss19960404p381.pdf>

Frémont, A. 1974. Recherches sur l'espace vécu, In: *Espace géographique*, tome 3, n°3, pp. 231-238, 9p. [En ligne]. URL : https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1974_num_3_3_1491

Frémont, A. 1980. L'espace vécu et la notion de région, In: Travaux de l'Institut Géographique de Reims, n°41-42, 13p. [En ligne]. URL : https://www.persee.fr/doc/tigr_0048-7163_1980_num_41_1_1081

Germann, G., & Schnell, D. 2014. Conserver ou démolir ? Le patrimoine bâti à l'aune de l'éthique, INFOLIO, 148p.

Ogino, M. 2015. Catastrophe et temps , In: Communications, 96. Vivre la catastrophe. pp. 39-52. 16p. [En ligne]. URL : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2015_num_96_1_2758

Weller, J-M. 1997. L'humanité des non-humains. In: Espaces Temps, 64-65. Construire un événement. Mouvement social, sciences sociales. pp. 94-101; 9p. [En ligne]. URL: https://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1997_num_64_1_4029

WEBOGRAPHIE

- Artistes d'Occitanie, 13/11/2019. A Toulouse, l'artiste Damien Aspe prépare une oeuvre inspirée par l'explosion AZF. [En ligne]. URL: <https://www.artistes-occitanie.fr/2019/11/13/a-toulouse-lartiste-damien-aspe-prepare-une-oeuvre-inspiree-par-lexplosion-azf/>

- Franceinfo, 21/09/2017. L'artiste James Colomina installe "L'enfant d'AZF" sur le site à Toulouse, 16 ans après l'explosion. [En ligne]. URL : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/haute-garonne/toulouse/artiste-james-colomina-installe-enfant-azf-site-toulouse-16-ans-apres-explosion-1332309.html>

- Franceinfo, 11/10/2014. Toulouse : l'usine Herakles est toujours perçue comme une menace par les riverains. [En ligne]. URL : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/haute-garonne/toulouse/toulouse-l-usine-herakles-est-toujours-percue-comme-une-menace-par-les-riverains-569480.html>

- Gilles Conan, page officielle. [En ligne]. URL : <http://www.gillesconan.fr/pages/fr/2012---azf-memorial.php>

- INA, 21/09/2001, L'explosion de l'usine AZF à Toulouse. [En ligne]. URL: <https://www.ina.fr/video/I826376010008/l-explosion-de-l-usine-azf-a-toulouse-video.html>

- INA, 28/11/2004. Destruction tour AZF. [En ligne]. URL: <https://www.ina.fr/video/I2712935001006/destruction-tour-azf-video.html>

- INA, 23/02/2009. Les victimes de l'explosion d'AZF demandent justice. [En ligne]. URL: <https://www.ina.fr/video/VDD09007315/les-victimes-de-l-explosion-d-azf-demandent-justice-video.html>

-INA, 21/09/2011. Explosion d'AZF. Toulouse commémore la catastrophe, dix ans après. [En ligne]. URL: <https://www.ina.fr/video/I4549289001007/explosion-d-azf-toulouse-commemore-la-catastrophe-dix-ans-apres-video.html>

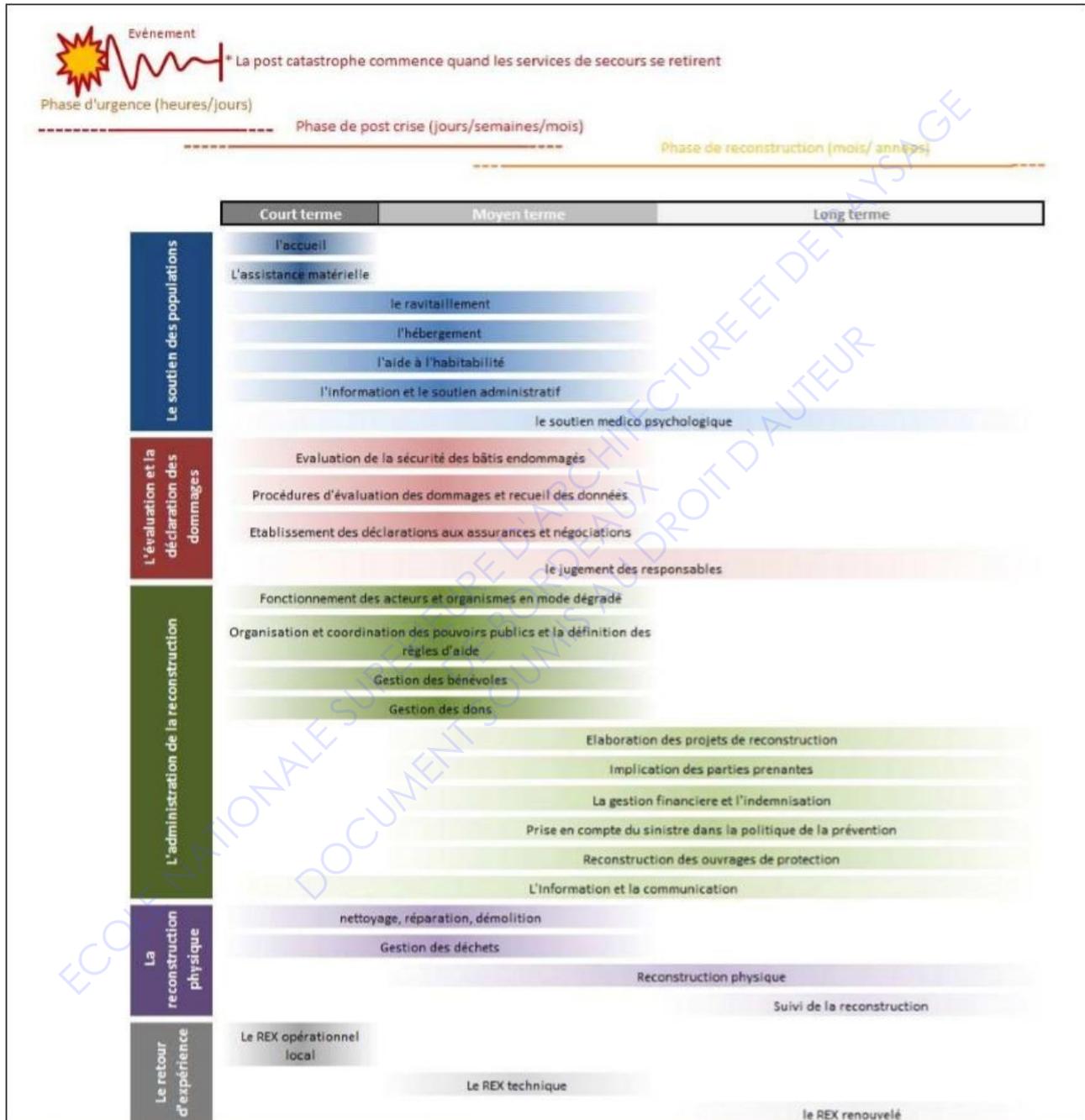
- INA, 29/09/2011. La radio M'Toulouse. [En ligne]. URL: <https://www.ina.fr/audio/P16117338/la-radio-m-toulouse-audio.html>

- INA, 21/09/2016. AZF. [En ligne]. URL: <https://www.ina.fr/video/VDN16091319/azf-video.html>
- La catastrophe AZF, wikipedia [En ligne]. URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Explosion_de_1%27usine_AZF_de_Toulouse
- La dépêche, 08/10/2001. « M'Toulouse » radio de la solidarité. [En ligne]. URL: <https://www.ladepeche.fr/article/2001/10/08/216531-m-toulouse-radio-de-la-solidarite.html>
- (Méthodologie) L'entretien semi-directif : <https://www.scribbr.fr/methodologie/entretien-semi-directif/>
- (Méthodologie) Analyser une vidéo: https://projet.liris.cnrs.fr/mi2/posts/2019/01/29/methodo-analyse-video.html#:~:text=Une%20vid%C3%A9o%20peut%20s'analyser.probl%C3%A8me%20que%20l'usager%20rencontre.https://www.ac-strasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/histoiregeographie/TICE/5._Analyser_un_JT_en_ligne.pdf
- Rédaction de Toulouse, 21/11/2017. Toulouse : 16 ans après le drame, la statue d'un enfant aux yeux bandés trône sur les ruines d'AZF. [En ligne]. URL: https://actu.fr/occitanie/toulouse_31555/toulouse-16-ans-apres-drame-statue-enfant-yeux-bandes-trone-ruines-azf_11960011.html
- Rédaction de Toulouse, 01/01/2020. Toulouse. Une immense centrale photovoltaïque bientôt mise en service, sur l'ancien site d'AZF. [En ligne]. URL: https://actu.fr/occitanie/toulouse_31555/toulouse-une-immense-centrale-photovoltaique-bientot-mise-service-sur-lancien-site-dazf_30501299.html
- Site web de l'Association des sinistrés du 21 septembre 2001 : http://www.azf-assodessinistres.org/site/?page_id=131
- Wanaverbecq, C. 13/10/2014. A Toulouse, l'Oncopole redonne vie à l'ex-site AZF. [En ligne]. URL : <https://www.lemoniteur.fr/article/a-toulouse-l-oncopole-redonne-vie-a-l-ex-site-azf.1456674>

ANNEXES

ANNEXE 1 : Chronogramme des périodes de la gestion de la post-catastrophe

(source : www.irma-grenoble.com)



Profil de l'enquêteur

Je m'appelle Axel, j'ai 23 ans et je suis actuellement en dernière année (master 2) à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et du Paysage de Bordeaux (formation Paysage).

Objet de l'entretien

« Dans le cadre de mon Travail Personnel d'écriture et de Recherche pour l'année 2020-2021, je mène une démarche d'observation et d'analyse sur le site de l'explosion de l'usine AZF. Cette démarche de recherche implique la prise en compte des expériences de ceux qui vivent, ou ont vécu, ces lieux (avant, pendant, et surtout après la catastrophe). C'est à ce titre que je mène cette enquête auprès des habitants. »

Lancement de l'entretien

L'entretien peut être lancé à partir d'interrogations sur la relation que les habitants entretiennent avec le site étudié.

Liste des différents thèmes à aborder lors de la discussion

1. Informations sur la relation entre individu et paysage (vécu paysager)

- quel(s) rapport(s) avec le site aujourd'hui,
- rapprochement ou éloignement des lieux ;
- comparaison paysage avant et après,

2. Introduire la notion de temporalité

- comment les rapports au site ont évolué depuis l'explosion,
- établir des périodes clés,

3. Les objets, la mémoire

- fréquence des passages sur site,
- raconter ces passages (endroit, raison, lien),
- objets, mobiliers, aménagements qui influent sur le rapport au lieu,
- mentionner des objets précis à l'aide de photos, savoir si l'interlocuteur en a connaissance puis le laisser raconter,

NB : N'évoquer les objets précis que si le locuteur n'y fait pas allusion de lui-même dans les questions précédentes

- alimenter la discussion avec de nouvelles photos et demander des commentaires et ressentis à propos,
- Bonus (si l'enquêteur juge son interlocuteur potentiellement réceptif) : parler d'un site qui nie ou non la catastrophe, connaître son avis sur la pertinence du mémorial AZF,

4. Apports/documents personnels

- L'interlocuteur, s'il le souhaite, partage et commente ses propres photos, objets, images etc.

5. Éléments biographiques (genre, âge, activité(s) professionnelles, situation familiale etc.)

ANNEXE 3 : Photographies utilisées pour la photo-élicitation



Centre de recherche Pierre Fabre (oncopole)



Centrale photovoltaïque



Mémorial AZF



L'enfant au bouquet d'azf



Centre de recherche Pierre Fabre (oncopole)



L'enfant au bouquet d'azf (zoom)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

VIVRE LES PAYSAGES APRÈS LA CATASTROPHE INDUSTRIELLE

TEMPORALITÉS VÉCUES DE LA POST-CATASTROPHE ET MÉMOIRE DE L'ÉVÉNEMENT : ÉTUDE SUR LE CAS AZF, TOULOUSE

Axel MASSOT

Ce mémoire de recherche vise à explorer la notion du vécu au sein des paysages marqués par la catastrophe industrielle. Des événements récents comme, le 26 septembre 2019, l'incendie de l'usine Lubrizol à Rouen, et dernièrement, le 4 août 2020, les explosions au port de Beyrouth, montrent que les catastrophes industrielles continuent de chambouler les paysages et impacter les sociétés. La catastrophe industrielle tourmente, inquiète, bouleverse et parfois fascine. Il va alors s'agir de comprendre comment ces paysages, si particuliers, sont perçus par différents acteurs, à différentes échelles et comment ces espaces sous tension influent sur le quotidien des habitants. Pour cela, différents outils d'investigation vont être sollicités, visant à saisir le vécu paysager dans un cas précis, celui de l'explosion de l'usine AZF à Toulouse, le 21 septembre 2001. Près de vingt ans après l'incident, ce paysage post-catastrophe continue de se métamorphoser et d'agir sur le quotidien, sur la vie des toulousains. Un paysage que certains vont fuir et dénoncer, encore traumatisé par l'événement. Un paysage qui ouvre sur de nouveaux usages, de nouvelles perceptions et qui tend à tisser des liens avec ses habitants. Un événement catastrophique qui, au fil des années a généré et génère toujours des tensions entre les groupes, à différentes échelles. Où la mémoire et ses représentations multiples vont se projeter dans un paysage difficilement lisible.

Vécu – (post-) Catastrophe (industrielle) – Perceptions – Mémoire – Temporalités – Saisir –
Tensions – Événement - AZF

This research paper aims to explore the notion of lived experience in landscapes marked by an industrial disaster. Recent events such as, on September 26, 2019, the fire at the Lubrizol factory in Rouen, and recently, on August 4, 2020, the explosions at the port of Beirut, show that industrial disasters continue to upset the landscapes and impact human societies. . The industrial disaster torments, worries, upsets and sometimes fascinates. It will be a question of understanding how these landscapes, so particular, are perceived by different actors, at different scales and how these spaces under tension influence the daily life of the inhabitants.

For this, various investigative tools will be called upon, aimed at grasping the landscape experience in a specific case, the explosion of the AZF factory, in Toulouse on September 21, 2001.

Almost twenty years after the incident, this post-disaster landscape continues to change and affect the daily lives of Toulouse inhabitants. A landscape that some will flee and denounce, still traumatized by the event. A landscape which opens up to new uses, new perceptions and which tends to establish links with its inhabitants. A catastrophic event which, over the years, has generated and still generates tensions between groups, at different scales. Where memory and its multiple representations will be projected into a landscape that is difficult to read.

Lived experience – (post-) Disaster (industrial) – Perceptions – Memory – Temporalities – Grasp –
Tensions – Event – AZF